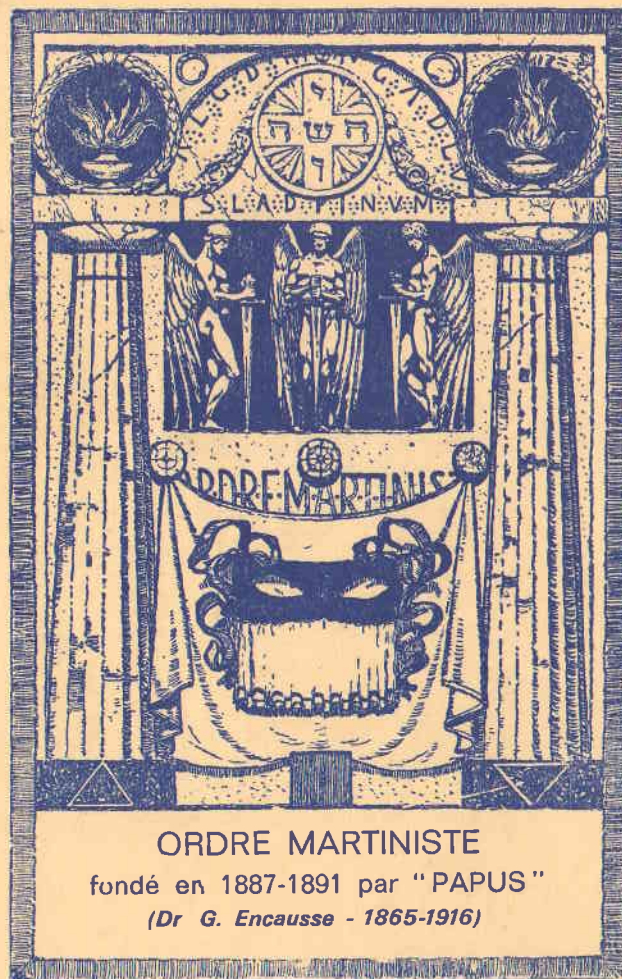




Constant CHEVILLON

(1880-1944)

PHILOSOPHE et MARTYR

Sa vie - Son œuvre



PARIS 1980

NUMÉRO SPÉCIAL

L'Initiation (*)

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE
TRADITIONNELLE

6, rue Jean-Bouvier - 92100 Boulogne-Billancourt
FRANCE

ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (D^r Gérard ENCAUSSE)

Directeur et Rédacteur en Chef

D^r Philippe ENCAUSSE

- Administrateur : Richard MARGAIRAZ
Chens-sur-Léman - 74140 Douvalne (France)

Les opinions émises dans les articles que publie L'INITIATION doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci. L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués.



Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Prix des numéros de la revue (au détail) 18 F

ABONNEMENT		1980
Sous pli ouvert	France	50 F
	Etranger	supprimé
Sous pli fermé	France	60 F
	Etranger	70 F

Abonnement de soutien (pli fermé) 75 F

(*) Il y a 4 numéros trimestriels ; chaque numéro est publié EN FIN du trimestre intéressé ou AU DEBUT du trimestre suivant.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 20 F.

*A. J. Pierre Bouvier, en Tiers Ordre d'Initiation
et respectueuse Amitié*
Pierre

Constant CHEVILLON
(1880-1944)

PHILOSOPHE et MARTYR

Sa vie - Son œuvre



PARIS 1980



Constant CHEVILLON
(26 X 1880 - 25 III 1944)

PRIERE POUR LA PAIX

Adonai ô Eloim des Eloim, nous voulons la paix : la paix dans les familles, dans les cités, dans les nations, la paix sur toute la terre, le cœur des hommes fait pour aimer et non pour haïr, envoyez à tous la bonté, la mansuétude et l'amour.

Eloignez d'eux à jamais le désir des guerres impies et fratricides, donnez-leur la soif inextinguible de la Paix. Déchaînez dans le monde une vague d'Amour et de Fraternité. Nous vous en supplions par le Verbe incréé, expression de votre amour infini ; donnez-nous la Paix universelle.

Que la Paix étende partout sa sérénité et sa justice, mais surtout sur les peuples qui sont menacés dans leur vie, dans leur liberté, dans leurs idées et dans leur conscience humaine.

Faites, Adonai et vous, puissance de la Lumière, que les intérêts particuliers s'effacent toujours devant l'intérêt général de l'Humanité et que celui-ci se hausse sur le plan spirituel de la Fraternité et de l'Amour pour juguler à jamais la colère, l'envie et la haine !

Donnez aux riches de la terre un cœur sensible et généreux, aux pauvres l'intelligence du royaume de la lumière avec la tempérance des désirs, aux puissants qui gouvernent le monde le sens de l'équité dans la prudence et la sagesse, aux gouvernés le respect de la hiérarchie juste et légitime ; à tous les hommes l'humilité dans la Foi, l'Espérance et la Charité. Amen ! Amen ! Amen !

Constant CHEVILLON.

AVANT-PROPOS

Voilà plusieurs années qu'avec les Membres du Groupe Martiniste « Constant CHEVILLON » (du Collège de Reims) nous avons envisagé de rendre un hommage particulier à la mémoire de Constant CHEVILLON, Grand Maître Passé de l'Ordre Martiniste et d'autres Groupements initiatiques à lui confiés, en 1934, par Mgr Jean BRICAUD.

Et, pour le 36^e anniversaire de sa « mort », de son assassinat par la milice au service des autorités d'occupation (entre autres), nous avons l'émouvante joie de faire paraître cette plaquette.

Elle est toute simple d'aspect, bien sûr, mais quelle richesse, quel éblouissement dans les enseignements, dans les citations de Constant CHEVILLON philosophe et martyr ! A cette occasion n'oublions pas les deux autres victimes que furent les Martinistes Jacques CAZOTTE décapité sous la Révolution française et, plus près de nous, Raoul FRUCTUS de Marseille, qui, déporté par les hitlériens, ne revint jamais... Son nom a été donné au Groupe Martiniste de Marseille où sa mémoire est fidèlement honorée.

Un grand merci à nos amis de Rilly-la-Montagne, près de Reims, qui, avec patience, dévouement, savoir et talent ont mis au point cette publication en attendant la nouvelle et prochaine réédition du principal ouvrage — La Tradition Universelle — du Maître, de l'Ami, du philosophe spiritualiste chrétien, de l'animateur et du talentueux écrivain que fut C. CHEVILLON.

En union de cœur et de pensée avec mon cher et regretté père le docteur Gérard ENCAUSSE-PAPUS je salue ici avec une intense émotion, une infinie gratitude la mémoire de celui qui, victime de la méchanceté, de la barbarie, de la lâcheté de certains individus à face humaine, fit le sacrifice de sa vie...

Retenons, voulez-vous, l'émouvante et sublime leçon qu'il a donnée et remercions respectueusement le Père d'avoir permis qu'un tel Serviteur, un tel missionné nous apportât un aussi pur et vivifiant « Sourire du Ciel ».

D^r Philippe ENCAUSSE.

(Juin 1980)

L'HOMME - SA VIE - SON ŒUVRE

Parmi les « Maîtres Passés », Constant Chevillon représente un maillon d'une rare pureté allié à une rare grandeur.

Si le terme « philosophe » ne précise pas la nature de sa pensée, puisque « philosophie » exprime maintenant beaucoup plus de différents courants de pensée que l'acquisition de la véritable Sagesse, par contre le mot « martyr » joint à celui de « philosophe » ne peut laisser aucun doute sur la grandeur de l'homme en le revêtant définitivement du sceau des grands serviteurs de l'Humanité.

En plus, Constant Chevillon mourut dans le silence, ignoré de tous, comme il vécut, comme il œuvra autour de lui et comme il écrivit.

Un silence presque majestueux entoure l'homme et son œuvre, une sorte de manteau recouvre sa vie et le plonge dans l'oubli. C'est avec respect que nous vous proposons un retour en arrière, un parcours sur le chemin que l'on nomme le passé, mais qui sera, au cours de nos pas, la découverte d'une présence.

Nous disons présence, car Constant Chevillon appartient au présent, sa pensée puise dans la Tradition, celle qui sommeille depuis la nuit des temps dans le cœur de l'humanité et elle prophétise le devenir humain dans la certitude du bonheur éternel.

Ces deux extrêmes, passé - devenir, sont réunis en lui, non seulement par l'interprétation qu'il donne de la vieille métaphysique, mais aussi par le témoignage qu'il rend constamment dans la conduite de sa vie. Pensée et acte se rassemblent dans son existence, car sa vie est une passion.

Pour nous, encore éloignés de ce chemin, nous pouvons méditer sa vaste pensée au travers de ses minces écrits d'une formidable densité.

Constant Chevillon est d'actualité. Est-il cependant une pensée contemporaine, moderne ? Il est autre chose, bien plus fort, bien plus précis.

Il interprète avec magie le sens de la vieille Tradition, donne à celle-ci un écho du futur, la présente à nos yeux dans ses principes qui structurent son schéma : Dieu - l'Homme - et la Nature. D'un coup d'un seul, il nous la rend « Universelle ».

Nous ressentons en nous quelque chose, réminiscence du lointain passé que nous retrouverons dans un futur baigné de lumière.

Lire et relire Constant Chevillon, ce sont des marches que nous gravissons, une sensation curieuse nous envahit, un développement sans fin étire notre intelligence, l'entendement éclipsé la raison exclusive, l'idée de l'Etre apparaît et plus loin encore le sentiment de l'Etre palpite dans notre conscience... que nous retrouvons.

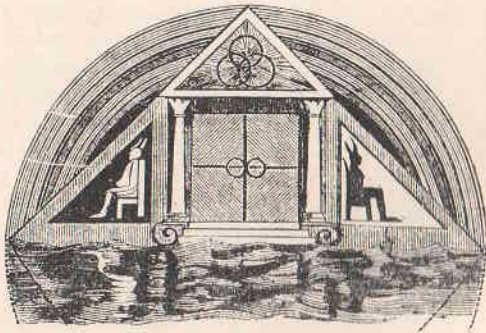
Il faut beaucoup de patience, d'acharnement dans la méditation, parfois jusqu'à la lassitude, pour lui rendre cet hommage.

Mais le langage est particulier, de l'universel il touche le cœur des individualités pour les reconduire au sein de l'Eternité. C'est un verbe humain, qui a la résonance de l'infini.

Quant à l'homme lui-même, l'homme intérieur dans son unité subtile, finie et infinie, nous la connaissons lorsque notre âme supérieure sera son égale.

C'est par des approches successives, dans le mariage de notre intelligence et de notre sensibilité avec les efforts de notre volonté toujours tendue dans son ascension que nous arriverons à le retrouver et surtout à l'aimer plus.

Nous devons maintenant sans tarder vous présenter cet esprit élevé, dont le corps criblé de balles était découvert au petit jour du 25 mars 1944, aux environs de Lyon...



Pourquoi ce crime ?

Quel était donc celui que ses proches appelaient du vocable familier « Le Patron » et dans leur cœur, très respectueusement « Le Maître » ?

Pour la réponse, nous laisserons place à cette grande dame, amie, admiratrice et fidèle de Constant Chevillon : Mme J. Bricaud. Que son avant-propos de l'édition originale que nous reproduisons *in extenso* lui rende hommage et témoigne toute notre gratitude. Celle de nous avoir fait connaître l'œuvre par-delà son auteur.

« Constant-Martin Chevillon est né le 26 octobre 1880 à Annoire (Jura). Ses heures de loisir furent tout entières consacrées aux choses de l'esprit ; travailleur infatigable, penseur profond, c'est en lui-même qu'il puisait ses idées ; pierre par pierre il avait construit son temple ; cependant il était toute modestie, il était aussi toute bonté, il ignorait la haine et pourtant, tragiquement assassiné le 25 mars 1944, il en fut la victime.

Constant Chevillon avait publié de son vivant divers ouvrages : *Orient ou Occident*, *Réflexions sur le Temple Social*, *Le Vrai Visage de la Franc-Maçonnerie*, *Du Néant à l'Etre*, *Et Verbum caro factum* est.

La Tradition Universelle est une œuvre posthume du Maître ; elle est publiée aujourd'hui après maintes tribulations, en pieux hommage à sa mémoire.

Dans sa préface, l'auteur nous révèle qu'un premier manuscrit avait disparu en certaines circonstances qu'il ne pouvait alors indiquer. L'idée de publier La Tradition Universelle était envisagée par C. Chevillon depuis longtemps, il avait longuement étudié ses différents aspects ; tout ce qui a quelque rapport avec le sujet, si vaste en toutes ses parties, avait été recherché, examiné, approfondi par lui pour en établir, un jour, la synthèse et ce travail était au point lorsque survint la guerre de 1939.

En 1941, nous vivions sous le joug nazi ; les persécutions envers l'élite intellectuelle commençaient, toute liberté de pensée était abolie. La conscience pure, le Maître négligea d'abriter ses écrits personnels ; le premier manuscrit de l'ouvrage lui fut dérobé lors d'une visite domiciliaire opérée cette année-là par les sbires du gouvernement de Vichy — on le réclama vainement par la suite — qui emportèrent également les documents accumulés pour servir à l'enseignement des membres de la Société d'Etudes ésotériques que C. Chevillon dirigeait. Son œuvre réalisée dans sa pensée, l'auteur ne se laisse pas abattre, il en fera paraître un deuxième texte et malgré l'énorme difficulté de la tâche en l'absence de tous documents, il recommence courageusement son travail qu'il achèvera au début de 1944, prêt pour l'édition.

*C'était alors l'époque des plus tragiques persécutions ; le 25 mars plusieurs individus armés pénétrèrent chez lui et l'emmènèrent sous prétexte de lui faire subir un interrogatoire ; il ne devait plus repa-
raître. Son corps martyrisé, criblé de balles était trouvé, trois heures plus tard, au bord de la route, montée des clochettes à Saint-Fons, aux environs de Lyon, en un point où plusieurs exécutions d'otages eurent lieu.*

Son calvaire, il l'a gravi sous les coups des factieux, irrités sans doute par la qualité de leur victime, tant il est vrai que les tyrans sont des aveugles nés. Ici, nous trouvons la réalisation d'une phrase prononcée peu de jours auparavant par le sacrifié : « Si Jésus-Christ revenait sur la terre, ils trouveraient le moyen de le crucifier encore ! »

Ainsi donc, un Juste, un Sage a été stupidement supprimé par des brutes. Son enseignement trop profond gênait sans doute ceux, à courte vue, qui trouvaient dans la vie matérielle les satisfactions de leurs appétits grossiers.

L'enseignement de C. Chevillon s'adressait aux hommes de désir spirituel. Jadis, ses fidèles disciples entendaient sa parole, ils attendaient ses écrits et les recevaient avec ferveur. Pour eux, il dévoilait un peu la science qu'il possédait ; c'est pour eux qu'il composa cette « Tradition Universelle » car il voulait leur laisser les éléments de la révélation ésotérique, afin de fixer et compléter son Verbe.

Certes, eux-mêmes connaissent l'importance de la doctrine exposée en ces douze chapitres, ils en comprendront aisément la portée, mais leur satisfaction sera grande en constatant la puissance de cette œuvre, construite pour une élite durement éprouvée.

Ainsi les funestes événements qui aboutirent au martyr de C. Chevillon, mon dessein était d'accomplir ce qu'il ne parvint pas à faire : publier cet ouvrage. Des difficultés de toutes sortes se sont présentées sur ma route. Cependant il était nécessaire que ce projet aboutisse. Ses amis eurent la pieuse intention de donner leur appui en ce memento commun ; leur concours généreux nous est précieux par leur estime et leur souvenir pour celui dont, tous, nous vénérons la mémoire ; leur aide me permettra de propager largement les idées d'un grand penseur, et de remplir ma promesse. Qu'ils veuillent bien trouver ici le témoignage de ma vive reconnaissance. »

Mme J. B.

Ce témoignage nous éclaire déjà sur l'identité de C. Chevillon, mais nous invite, dans la mesure des documents que nous possédons, à nous étendre sans préciser le portrait.

Hélas, nous savons peu de choses sur la vie active de cet homme.

De tout ce que nous avons pu recueillir, nous apprenons qu'il était l'aîné de trois enfants. Ses parents, d'origine paysanne, avaient, malgré leurs faibles ressources, donné tous les moyens pour que le jeune Constant puisse développer son intelligence qui, très tôt, était portée à la méditation.

Après ses premières études au petit séminaire, il se destine à la prêtrise, pour cela il va au grand séminaire de Lons-le-Saunier.

Ira-t-il jusqu'à la prêtrise ? Le diaconat, certainement. Mais à partir de ce moment, il nous semble que nous perdons la piste.

Les raisons exactes pour lesquelles C. Chevillon quitte cette vocation dont il semblait fortement habité, nous échappent. Il complètera ses études à la Faculté de Lyon (1).

Nous savons qu'il fut licencié ès lettres et qu'il enseignera comme professeur de philosophie religieuse chez les Pères Jésuites. Combien de temps ? Là, encore, nous l'ignorons.

En 1906, il se marie (avec une certaine Caroline Maurice) ; malheureusement, il ne trouve pas dans cette union une correspondance idéale avec les envolées de son esprit ; c'est un échec qui aboutit après plusieurs années à la séparation.

C'est vers cette époque qu'il rencontre et fréquente le milieu occultiste dont le célèbre Papus (le docteur Gérard Encausse) est le maître rayonnant.

Quand survient alors la première guerre mondiale, il est envoyé au front où il fut blessé deux fois dont une blessure au bras gauche en Champagne, dont il souffrit toute sa vie en silence...

Cet esprit chercheur complète pendant cette période son savoir ; dès un moment de repos, il étudie. Sa famille (sa nièce) devait nous confier que pendant les instants de trêve, il étudia l'hébreu.

Après la mort de Papus (25 octobre 1916) et de Teder (mort en 1918 et successeur direct de Papus), Jean Bricaud devient le Grand Maître de l'Ordre Martiniste.

Il est pour C. Chevillon l'ami intime et fidèle qui le préparera à sa succession complète de toutes les écoles initiatiques : Ordre Maçonnique Memphis-Misraïm, Ordre Martiniste, Ordre de la Rose+ Croix Kabbalistique et enfin Eglise Gnostique.

Entre Jean Bricaud, son épouse et Constant Chevillon, se cimente une très grande et profonde amitié ; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de trouver au petit cimetière de Francheville ces trois êtres réunis en leur dernière demeure terrestre.

Du reste, de son vivant, Jean Bricaud réserve à son ami une pièce pour ses fréquents passages à Lyon et sa collaboration à la direction des ordres initiatiques.

En 1934, Jean Bricaud décède et conformément à ses dernières volontés, Mme Bricaud lègue par testament cette petite dépendance dans sa propriété à Constant Chevillon, lequel en échange lègue ses seuls bien écrits et tous ses livres (2).

(1) A noter l'influence du professeur A. Hannequin, entre autres célèbres, qui sera très importante sur sa pensée.

(2) Malheureusement, C. Chevillon, en 1939, par sécurité, on suppose, laisse tout ce qu'il possédait (papiers, livres, provenant de sa chambre d'hôtel 42, rue des Bernardins, Paris V^e) chez un ami, lequel, pendant un long voyage, eut son appartement complètement pillé et tout fut emporté (note de Mme Bricaud).

Après avoir quitté l'enseignement chez les Pères Jésuites (1910 ?) il entre à la Banque Nationale de Crédit Industriel, très certainement avec l'appui de Jean Bricaud, également employé de banque.

Pour un homme de lettres, saluons au passage une pareille adaptation, car sa formation est vraiment différente ; néanmoins il y fera une carrière très honorable, puisqu'en 1927, il est nommé à Paris comme inspecteur de la B.N.C.I.

En effet, pendant toute la deuxième guerre mondiale, il devient contrôleur de banque et fondé de pouvoirs de la B.N.C.I.

C'est pendant ces années qu'il est chargé de liquider les comptes dans différentes succursales. C'est ainsi qu'il voyage constamment, de ville en ville : Bordeaux, Clermont-Ferrand, Roanne, Poitiers, Limoges, Avignon, Tours... et bien sûr Lyon et Paris.

A Paris, où il revient fréquemment pour les affaires profanes et aussi pour diriger les différentes écoles initiatiques dont il est le chef, il loge dans une petite chambre d'hôtel, 42, rue des Bernardins, Paris (5^e).

Mais c'est surtout à Lyon, chez Mme Bricaud (22, rue des Macchabées) qu'il trouve son point d'attache. C'est là son havre de paix. Il dispose de l'importante bibliothèque de Jean Bricaud (près de 3 000 volumes dont la totalité fut léguée par Mme Bricaud à la Bibliothèque municipale de Lyon). C'est là qu'il peut se ressaisir, goûter au témoignage d'une vieille et fidèle amitié, lui qui, dans des moments de profonde lassitude disait, pour reprendre mot à mot son expression : « Quand je partirai de ce monde, surtout ne me plaignez pas, ma vie a été infernale, le repos et moi ne nous sommes jamais rencontrés. »

Pendant ses déplacements, dans le train, dans la chambre d'hôtel, dans l'inconfort, il écrit, prépare ses conférences (1), répond au courrier considérable qu'il reçoit de nombreux pays.

Et c'est pendant cette période de durs labeurs, de travail parfois insipide, que nous lui devons ses écrits les plus profonds : *Réflexion sur le Temple - Du Néant à l'Etre - Et Verbum caro factum est* - et *La Tradition Universelle* (Les Méditations initiatiques sont des pensées rassemblées par Mme Bricaud en un petit recueil et édité plusieurs années après sa mort).

(1) Nous n'avons pas idée du travail énorme fourni par C. Chevillon, outre la correspondance considérable qu'il assumait, la rédaction des revues initiatiques, s'ajoutaient les réunions qu'il dirigeait avec une rare autorité en y apportant sa haute contribution par des exposés qui transportaient son auditoire. De tous les témoignages que nous eûmes, tous s'accordent pour dire que son Verbe, outre l'aisance, éclairait les intelligences, quel que fût leur niveau.

C'est sous le pseudonyme de C. Costy qu'il se présentait au public à ses conférences. Malheureusement beaucoup de ses notes manuscrites disparurent ; mais on reste confondu de ce qui subsiste, tant par l'importance que par la profondeur des sujets traités. Il ne faut surtout pas oublier que son enseignement était oral.

Ainsi Constant Chevillon peut être comparé à un pèlerin qui, dans sa quête spirituelle, tout en éclairant ses semblables, a fait sans cesse le partage entre le monde terrestre englué de ses dures réalités, et le monde de l'esprit, sa véritable demeure.

Voilà par un premier trait, le portrait de Constant Chevillon et malgré la pauvreté des documents mis à notre disposition, nous espérons avoir donné les éléments essentiels de sa vie.

Vie austère, vie qui peut paraître pour certains émaillée d'événements ne méritant pas le qualificatif de sensationnels. Peut-être ; entre une jeunesse prématurément soustraite à la chaleur familiale, vouée à l'étude, à la solitude aussi, et une fin, dont le dénouement est tragique, qu'y a-t-il qui remplit ces deux extrêmes ? Que pouvons-nous comprendre ?

Que le visage dans son impassibilité reste énigmatique dans son intériorité. Constant Chevillon l'inconnu, pourrions-nous dire. L'a-t-il voulu ? On pourrait le penser.

Sa famille, ses proches que nous avons interrogés, nous ont confié, unanimement : « Nous ne savons rien de ses activités, il ne parlait jamais de lui... »

Mme Bricaud, assurément confidente la plus proche, avouait : « Il gagnait très bien sa vie, mais dépensait énormément... » Un autre ami, tout aussi digne de confiance, disait de lui : « Chaque fois que nous sortions ensemble, il nous comblait de sa générosité, payait tous les frais avant que nous eussions pu sortir notre portemonnaie... »

En fait, pour toute richesse matérielle, qu'avait-il ? Mme Bricaud répond (aussitôt le décès, à une lettre adressée à Maître Lambray, notaire à Lonwy-sur-le-Doubs - Jura) : « Je ne pense pas que M. Chevillon avait une fortune personnelle, tout devait être sur lui (au moment du décès) à part un petit compte à la B.N.C.I., qui a dû être bloqué. Son portefeuille devait contenir ses économies (environ 28 000 F). Je ne lui connaissais ni titres, ni livret de Caisse d'épargne. »

Pour citer un exemple, personnellement, nous avons retrouvé de nombreuses notes manuscrites (complètement éparpillées) de ses conférences, de ses œuvres en préparation, notamment *La Tradition Universelle*, écrites au crayon et au dos des imprimés de banque !

De Clermont-Ferrand, il écrivait à une amie : « J'ai trouvé jusqu'à nouvel ordre, un nouveau logement, près de la gare, un peu plus confortable mais à peine chauffé, je suis obligé d'écourter mon travail nocturne pour ne pas être frigorifié — nourriture toujours restreinte et tabac rare, ce qui me prive d'un support intellectuel puissant. »

Toute sa vie fut une vie d'ascèse, une vie dirons-nous presque monastique, dans le sens de *monos* = seul.

Alors, pour compléter cette biographie, commencer à lui donner un éclairage en profondeur, une luminosité intérieure et révélatrice,

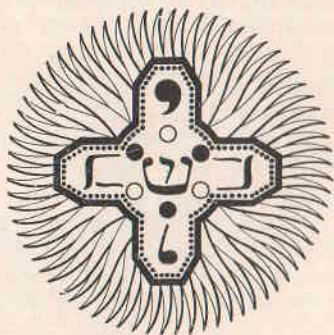
reportons-nous, avant d'entreprendre une analyse de son œuvre scriptuaire, toujours à Mme Bricaud qui, dans une note biographique disait :

« Dès l'adolescence, la mystique avait attiré la curiosité du jeune Constant. Il a été instruit par des prêtres, ses premières ferveurs sont vouées au sacerdoce. Mais ordonné diacre, il s'aperçoit qu'il n'a plus la vocation, et il renonce à la prêtrise. Que ferait sous la discipline ecclésiastique ce tempérament ardent, curieux, combatif ? Il fut toute sa vie un travailleur acharné. Au séminaire d'abord, puis à Solesmes, et ensuite dans les bibliothèques, il assimile les éléments d'un vaste savoir.

Il lut successivement la doctrine des anciens gnostiques et celle des Pères de l'Eglise, les livres de Cassien et d'autres ascètes ; puis ce fut l'étude approfondie des textes de l'Ecriture Sainte, ce qui devait fatalement l'amener à celle des livres apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Préparé de la sorte, il aborda les Kabbalistes, la Kabbala Denu-data devint son bréviaire. Il connut également ce qui touche à l'Orient, le symbolisme des anciens cultes, la science des allégories et des harmonies dans les littératures anciennes ; enfin, après les pieux Traités des Mystiques, il étudia Jacob Boëhme, Swendenborg, Saint-Martin, Fabre d'Olivet et bien d'autres...

Par sa haute intelligence et son esprit déductif, il a mis au point la valeur des choses, et au fur et à mesure que sa méditation s'élève, il découvre de vastes horizons qui deviennent un nouveau point de départ dans l'ultime envol vers de plus hautes régions. »



L'ŒUVRE

Elle se résume à quelques ouvrages cités, ce qui ne constitue pas un ensemble volumineux. Nous espérons arriver à faire comprendre que l'importance réside dans son contenu ; la profondeur des thèmes qui y sont engagés et la forme si particulière chez cet auteur pour les exprimer.

Au premier regard, le style admirable nous transporte, nous transpose et nous modifie, c'est un langage qui s'adresse par l'intérieur ; c'est un Verbe.

Esprit très érudit, il ne fait pas étalage de son savoir. C'est pourquoi celui qui espère trouver, notamment dans *La Tradition Universelle*, ce titre si évocateur, des références multiples à l'histoire, la science, sera évidemment déçu.

Maintenant, nous allons tenter de définir, si grande soit notre maladresse, l'œuvre de Constant Chevillon, d'en dégager les lignes maîtresses. Tout d'abord en donnant son identité, nous comprendrons à qui elle s'adresse.

Œuvre de métaphysique, elle trouve son aboutissement dans la mystique. Or, la mystique, pour ce théologien, car il l'est, est une relation, un rétablissement entre le fini et l'infini, le temporel et l'immuable dont l'homme, par le cycle de la purification et de l'illumination, devient le point de rencontre.

Rien n'est plus métaphysique que la vie, et rien n'est plus manifeste, phénoménal que la vie. Toute manifestation vient de la vie, or la vie nous ramène à l'unité absolue, qui est son origine, qui est Dieu, et Dieu c'est l'Etre. Si l'Etre reste le plus grand mystère, incognoscible à notre entendement, la Trinité Divine, manifestation de l'Etre en ses trois hypostases, est bien la plus grande révélation qui soit faite à l'homme. Dans la théologie de C. Chevillon, ces trois hypostases, Dieu-Père, Fils, Saint Esprit correspondent à Vie - Lumière - Amour. C'est sur cette réflexion que repose toute l'œuvre de Chevillon, une réflexion métaphysique qui aboutit par la quête spirituelle à la mystique. Veut-on connaître les deux ouvrages fondamentaux qui délivrent la structure de sa pensée et tissent le voile de son être ? Très jeune, écoutons ce qu'il disait : « La grande voix d'Hamlet répondait à travers les siècles à ma lancinante douleur : « Etre ou ne pas être », tel était le thème de mes continuelles méditations philosophiques. »

Le petit ouvrage intitulé *Du Néant à l'Etre* nous donne sa réponse métaphysique, sa manière de penser, ou si l'on veut la lumière de son entendement (nous verrons un peu plus loin ce que veut dire entendement).

Dans l'ouvrage *Et Verbum caro factum est* nous avons sa réponse mystique, qui fut sa manière d'être, soit une conscience actualisée par le sentiment supérieur élevé jusqu'au paroxysme. Science et mystique, manière de penser et manière d'être, le tout bien sûr étroitement lié ; la rencontre et plus que la rencontre, la fusion de l'intelligence et du sentiment, voilà Chevillon. Cette entité, à nous de la découvrir.



• Pour tous renseignements complémentaires au sujet des éditions des ouvrages de Constant Chevillon, s'adresser à l'ami René CHAMPS - « Les Vauxillons », 51500 Rilly-la-Montagne (D^r Philippe Encausse).

LA TRADITION UNIVERSELLE

La Tradition Universelle répondra à nos premières questions. Ici, dans cet ouvrage, le langage de Constant Chevillon se veut plus accessible. Après avoir écrit son *Et Verbum...* une œuvre qui atteint un sommet, il redescend en tentant de faire une synthèse. Malgré son amputation, il nous la fait sentir. C'est le chapitre intitulé « *L'Esprit* » qui doit attirer notre attention ; on peut le considérer comme une clef de toute l'œuvre.

En première analyse, *La Tradition* pour lui est un moyen d'approcher vers l'Etre. Il faut retenir cette phrase : « La Tradition, en effet est le voile jeté par le génie sur le Verbe de Dieu ». Toute la Tradition révèle les principes fondamentaux, les idées mères, ce que l'on nomme les Archétypes et sur lesquels reposent les civilisations. Certes, tout le monde s'accorde sur cette définition. Mais C. Chevillon précise sa recherche, les éléments de la Tradition pour les pénétrer dans son tréfonds sont situés dans la « vie intellectuelle, morale et religieuse des nations » dont les expressions les plus directes se retrouvent dans la science qui est le développement des facultés intellectuelles à la recherche des séries phénoménales, les beaux-arts d'où l'épanouissement des idées à travers la sensibilité et enfin la sociologie qui est le trait d'union des personnes par l'intermédiaire des individualités.

Où peut-on alors retrouver la Tradition, cette trilogie qui vient d'être définie ? car, bien sûr, ces trois volets, le beau, le vrai, le bien, sont inséparables. La matrice qui la forme et la révèle se trouve « dans le fait primitif, religieux, racine nourricière de toutes les métaphysiques ».

Donc, pour comprendre la Tradition, il faut croire à quel phénomène elle appartient, qui est le phénomène religieux, indéfiniment perpétré dans toutes les civilisations. La Tradition est la production du génie humain, lequel génie n'est encore qu'un voile qui recouvre le Verbe de Dieu. Mais déjà le génie humain produit par analogie trois manifestations de la Tradition : science pour l'intelligence, esthétique pour l'entendement et éthique pour la conscience.

Par la Tradition et, nous insistons, par son phénomène qui est le phénomène religieux par excellence, nous découvrons que l'homme est bien une participation divine, mais limitée. Ce qui compte c'est que dans son principe, dans son essence primordiale, il soit de nature divine et immuable. Qu'importe alors l'expression de ses manifestations si contradictoires parfois avec cette origine divine. C'est une

vêtue provisoire qui rejette pour un certain temps seulement l'emprise originelle.

Mais la Tradition, toujours fidèle dans sa pensée, dans l'idée qu'elle contient et qui est son verbe, quelle que soit sa forme, exprime un principe fondamental : Dieu, l'unité.

Ainsi définie et surtout située, la Tradition nous apparaît plus avec une certaine rigueur. Elle comporte un sens restrictif, là où il faut la chercher. Evidemment, on peut la reconnaître dans la généralité des faits, « des us et coutumes » puisque tout produit d'une civilisation lui doit une hérédité plus ou moins lointaine. Mais la fidélité dans son expression, dans son enseignement est dans son originalité religieuse. Ceci ne doit pas quitter notre esprit, « il faut remonter au fait primitif religieux ».

Or la tentation dans notre choix est toujours grande de prendre les phénomènes pour les causes, ceci dû à une aberration de notre intelligence contaminée par l'erreur congénitale de ses chutes successives.

C'est bien là le miroir déformant qu'il nous décrit — la confusion si attirante entre la lumière émanée et la lumière réfléchie, entre la nature naturante (comprenons archétypique) et la nature naturée, entre l'intelligence de la raison et l'intelligence divine, l'individualisme humain et l'universalité divine. La Tradition impose en conséquence la Foi en tant que dogme religieux. La Foi combien rejetée par la raison exclusive qui veut voir et comprendre avant de croire. La Foi, combien douloureuse dans son processus, puisqu'elle impose le chemin inverse, croire d'abord pour comprendre ensuite. Comment rejoindre ces deux directions dans leur apparente divergence ? La Foi peut-elle poser son pied sur le bord de l'intelligence humaine ? La raison serait-elle son marche-pied ? L'intelligence humaine, par son seul et sublime effort et si l'on admet son hérédité divine, peut-elle remonter jusqu'à l'Etre ? L'entendement humain, confiné de son intelligence, ne peut parvenir qu'à l'idée de l'Etre.

Mais la Foi, puisqu'elle confirme a priori la réalité de l'Etre, si elle est appuyée par le sentiment, va au-delà de l'idée de l'Etre, elle illumine la conscience humaine et offre dans son ultime étape la totalité de l'Etre, soit la conscience de l'Etre.

L'antagonisme Foi-raison, si apparent il y a un instant, disparaît. Pour cela, qu'il suffise à l'homme d'accepter le processus Foi d'abord et raison ensuite, celle-ci n'étant qu'un adjuvant de la première.

C'est l'effort considérable qui lui est demandé en premier, courber l'échine de son intelligence, par l'humilité, geste contraire à celui du péché originel. Voilà au départ de sa quête le contrat qu'il doit signer entre son intelligence et la Connaissance : la Vertu.

Dans un premier temps, l'Homme ainsi ne perd pas la raison, il la gagne au contraire. Guidée par la Foi, elle peut arriver aux lisières de l'entendement, et en même temps rétablir avec plus de justesse le rapport avec le monde sensible. C'est évidemment un chemin à parcourir, dont il faut connaître à l'avance le sens de la marche.

Ce premier coup d'œil sur l'œuvre de C. Chevillon doit déjà déterminer son contenu et surtout avoir fait sentir à qui elle s'adressait.

Aux matérialistes inconditionnés, négateurs de la Foi, de la survie, de l'au-delà de ce monde, aux intellects exclusifs insensibles aux intuitions du génie humain qui s'écrient : « en dehors des sciences, point de salut ! » ces pages ne peuvent satisfaire leur curiosité avide du saisissable. Ils trouveront à profusion matière à contradiction, fort de leur raison positiviste, à ridiculiser les idées avancées par l'auteur. Car l'outil dont il se sert pour passer du phénomène au noumène est l'analogie, la loi des correspondances, si bien connue par ceux qui nous ont transmis la Tradition. Cette loi, aussi vieille que la Tradition elle-même, est hermésienne (1), dans le plein sens du terme ; familière chez les ésotéristes, les occultistes, les hermétistes bien sûr, elle est le support de toute la pensée traditionnelle.

Elle permet, bien utilisée, de comprendre tout le mécanisme qui relie les êtres entre eux et les êtres à l'Etre ; d'interpréter les échanges qui existent entre les différents plans, de pouvoir les situer dans leurs hiérarchies, de passer de l'exotérisme à l'ésotérisme et enfin d'accéder à un certain théosophisme.

Aussi cette loi n'est pas dans son application le jeu exclusif de l'intellect. Le geste, l'attitude, la pensée et l'homme tout entier doivent être analogues au principe premier, à l'unité, à l'Etre.

L'homme, nous y voici. Car c'est bien par lui qu'il faut commencer. Entité à la fois si familière et si inconnue dans sa constitution, son origine et sa fin. A la lumière de la Tradition, le composé humain est triple, corps, âme, esprit. Ceci ne contredit en rien le concept de l'*Homo-Duplex*. En effet, C. Chevillon le confirme très bien, corps et âme sont intimement liés par la loi de l'incarnation et constituent par leur assemblage intime un groupe unitaire qui est l'individualité ; l'Esprit immortel dans son essence représente la personnalité. Si étudier la Trinité en deux personnes risque de jeter la confusion, l'idée du binaire, donc de la dualité est très importante à retenir.

Rappelons rapidement le rôle spécifique de chaque élément, si clairement défini par l'auteur et bien avant par Papus, en particulier, qui fut un maître dans le maniement de la loi de l'analogie (comment ne pas renvoyer l'étudiant à ses fameux traités, ce qui lui évitera de perdre un temps précieux...) :

— le corps, éminemment passif, assure les besoins matériels, les fonctions physiologiques, il est le support visible ;

— l'âme est le fluide qui reçoit et transforme les impressions

(1) Lire : hermésienne (non pas dans le sens des partisans du théologien allemand Georges Hermès — 1775-1831 — mais dans le sens d'Hermès Trismégiste — Trois fois grand).

recueillies par les sens et les sentiments. Par son rôle condensateur, elle est le siège des sentiments, des passions. Elle possède dans sa substance un reflet de l'Esprit, une étincelle d'amour ;

— l'Esprit, il est l'être immortel dont l'essence est divine. Il est le siège et le résultat de toutes nos facultés que C. Chevillon énumère au nombre 7.

Nous voici donc arrivés, à la lumière de la Tradition, à la définition constitutive de l'entité humaine.

Les précisions apportées par C. Chevillon sont dirigées sur cette partie supérieure et directrice de l'ensemble humain qui est l'Esprit. Du reste, c'est sur ce plan que repose, ou s'élève si l'on veut, toute la réflexion de ce penseur. Sans pour autant ignorer les deux autres parties, corps et âme, qu'il définit par leur liaison intime comme étant l'individualité, il affirme que l'essence de l'être, intitulée ici l'esprit, est le plan supérieur le plus important. Siège de la personnalité, il règne sur les deux autres, soumis par les contingences du temps et de l'espace.

Il est peut-être bon d'insister encore sur l'importance de ce chapitre intitulé « L'Esprit ». L'inventaire des facultés qui le composent permet de saisir une certaine hiérarchie tout en ne perdant pas de vue son unité.

Ainsi, l'intelligence, considérée par la plupart comme le couronnement de l'être, n'est que sa première faculté élémentaire. C'est le sentiment supérieur, l'amour, élevé jusqu'à la sainteté humaine qui représente l'état idéal de l'être pouvant alors recevoir la grâce divine. L'intelligence humaine se prolonge jusqu'à l'entendement. Par la raison aidée de l'imagination créatrice (intuition) elle parvient à ce stade qui peut lui donner dans son ultime effort : l'idée de l'Etre.

La Volonté est bien le pivot de l'être, par sa détermination du vouloir ou non-vouloir, elle est la force de l'être (que serait-il sans la Volonté ?). Mais elle doit être le miroir de la conscience pour devenir la véritable volonté et non la volonté de puissance, le volontarisme, c'est-à-dire celle qui transforme le mal en bien.

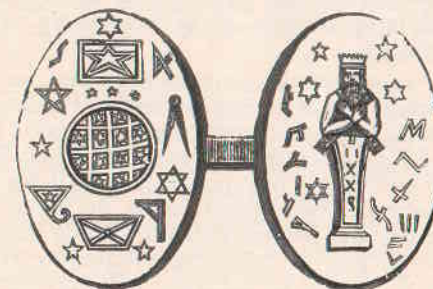
Quant à la conscience, elle est le moi jusque dans ses derniers retranchements, c'est par elle que nous commençons à avoir le sentiment de l'Etre. Elle totalise toutes les autres facultés et les unifie véritablement par le désir suprême qui est l'Eros, le désir de l'Etre, l'amour de Dieu. Ainsi s'actualise la conscience par le sentiment supérieur qui est sa fleur et dont la sainteté humaine en devient le fruit.

Nous verrons que le cycle humain, d'après C. Chevillon, comprend : lumière pour l'entendement, c'est l'idée de l'Etre ; — conscience pour la volonté, c'est le sentiment de l'Etre ; — Unité pour la charité qui est le désir suprême de l'Etre. Enfin, par la charité croît le « désir sacrificiel, l'héroïsme et la sainteté », dernier cycle humain et premier cycle de la grâce, la Sainteté Divine.

C'est bien court pour résumer un tel chapitre. Il est inévitable

d'en altérer le contenu. Le lecteur attentif voudra bien relire et méditer ce passage sur les *sept* facultés de l'esprit, la huitième, la sainteté humaine n'étant plus une faculté mais un état.

Inutile d'insister sur ce nombre *sept*. Les commentaires de la part d'érudits à son sujet ne manquent pas, sur le nombre *huit* non plus qui, pour certaines écoles, est le nombre du Christ. Car, en plus de sa mission rédemptrice, qu'est-Il venu nous apporter ? La vision de la dernière étape de l'homme, sa sainteté...



REFLEXIONS SUR LE TEMPLE SOCIAL

Nous arrêtons-là nos considérations sur *La Tradition Universelle* pour passer en revue, hélas trop rapidement, les autres titres. A notre grand regret du reste, mais nous ne pouvons déborder du cadre de cette introduction réservée avant tout à une simple présentation de l'ensemble de l'œuvre.

Ouvrons le petit ouvrage intitulé *Réflexions sur le Temple Social* qui, en quarante pages à peine, propose un schéma de société idéale, le plus vieux rêve de l'humanité.

Cette petite plaquette écrite en 1937 (résumé paraît-il d'une importante conférence restée inédite) ne propose pas en fait un système très élaboré. Il s'agit simplement, comme le titre l'indique, de réflexions. Elles dénoncent le danger croissant de la pensée matérialiste, la fausse direction qu'emprunte la civilisation moderne dans sa foi délirante du progrès, de la technologie au détriment de la vieille métaphysique.

Certains ont vu, dans ce petit recueil, une appartenance de l'auteur à la synarchie, de là les mobiles essentiels de son assassinat. Il faut avouer qu'il faut beaucoup d'imagination pour faire admettre que C. Chevillon était un soi-disant membre éminent du Mouvement synarchique d'Empire. Il est presque certain qu'il fut en possession de documents relatifs au Pacte synarchique, documents qui auraient été remis par une certaine Jeanne Canudo, afin de les comparer avec les principes synarchiques de Saint-Yves d'Alveydre (1).

Rien de mal à cela et la parution de cette plaquette teintée légèrement d'Alveydrisme n'a aucun rapport compromettant.

Nous avons du reste la chance de retrouver une note personnelle de l'auteur (également pour les ouvrages *Du Néant à l'Etre* et *Orient ou Occident*) qui donne les véritables raisons de cette publication tirée à trois cents exemplaires... seulement, ce qui prouve bien que son ambition se limitait à un petit auditoire. Voici cet avertissement :

« Dans *Réflexions sur le Temple Social* écrites en 1937, au moment où la politique continuait sa route vers la facilité catastrophique qui nous a perdus et vers le matérialisme le plus total, j'ai jeté un cri d'alarme et préconisé la solution qui, à mon sens, était susceptible de clarifier la situation et de rétablir l'équilibre presque définitivement compromis.

(1) Se reporter à l'ouvrage *La Synarchie* par Jean Saunier.

« Dans l'ordre bouleversé, l'harmonie inexistante, on confondait, comme on les confond encore, l'autorité et le pouvoir. Dans « *Le Temple Social* » l'un et l'autre émanaient d'en bas et prenaient leur valeur dans la partie la plus ignorante de la plèbe. Ce n'était pas la faute de cette plèbe, plus ou moins ulcérée et dévoyée par une sociologie marxiste à peine intelligible. C'était la faute de certaines élites qui, prenant le capital pour une fin, avaient replacé le veau d'or sur le piedestal. Dans ces conjonctures qui acculaient inexorablement la race humaine à la médiocrité et attiraient sur elle la fatalité du Destin, j'ai prêché le retour à la seule valeur spirituelle susceptible de devenir une valeur sociale salvatrice : la Sagesse.

« J'ai donc rappelé les grands principes de la tradition humaine et évangélique, assise indispensable, la nécessaire révolution pacifique, seule capable de juguler l'anarchie grandissante, par la grâce de l'incohérent et inopportun suffrage universel.

« Mon essai avait pour but de réveiller dans l'esprit des foules et surtout parmi leurs dirigeants l'intelligence des postulats et des axiomes de la vraie constitution théocratique, à l'abri de laquelle un bonheur humain relatif était encore possible.

« Inconnu de tous, sans attache avec les milieux dirigeants, j'ai rénové, bien inutilement, le geste des constructeurs des antiques guildes. Il a fallu le malheur et l'écroulement de toute la carcasse constitutionnelle des démocraties européennes pour amener une réaction qui ne prend peut-être sa véritable voie de la régénération, car elle n'épouse pas l'universel comme il conviendrait de le faire et ne s'inspire pas, malgré des apparences contraires et souvent contradictoires du « *gesta Dei per Francas*. »

Comme nous l'apprenons par le propre aveu de C. Chevillon, il n'avait aucune attache avec les milieux dirigeants et qui plus est, n'espérait aucun écho de ses idées énoncées.

Cet ouvrage élabore bien entendu un système idéal de formule constitutionnelle selon les principes de l'harmonie universelle, selon les principes antiques de la Théocratie.

Tout d'abord faire comprendre que si les besoins matériels répondent aux premières nécessités vitales de l'homme, le pain du corps est insuffisant, il faut aussi une autre nourriture : le pain spirituel. Il faut donner à l'existence le sens profond de sa raison d'être, rappeler à chaque individu sa destinée, celle de l'évolution spirituelle, infinie jusqu'à l'immortalité, l'éternité.

Dans ce cas, que devient la politique et tout d'abord que signifie ce mot tant galvaudé ? Pour cela il faut définitivement le débarrasser de ses souillures partisans. « La véritable Politique est l'art de gouverner les peuples, c'est l'art le plus subtil. Elle est le couronnement de toutes les sciences particulières qui lui servent de cadre et de soutien, ainsi les colonnes d'un temple hypèthre (1) semblent supporter le ciel », nous dit C. Chevillon.

(1) Hypèthre : à ciel ouvert, sans toit — temples hypèthres.

Alors la Politique commence son action dans l'éducation tout d'abord chez l'individu, ensuite la famille, la cité, la nation, pour finir dans le genre humain tout entier.

Pour constituer le Temple social, trois états d'individus sont à distinguer : les instinctifs, les intellectuels, les spirituels, ce qui n'est pas sans rappeler les trois grades maçonniques : Apprenti, Compagnon, Maître.

Les Apprentis sont la matière du Temple, c'est-à-dire la pierre brute. Les Compagnons sont l'âme du Temple, c'est-à-dire ceux qui taillent la pierre, ils font passer leur âme dans la pierre. Les Maîtres sont l'esprit du Temple, c'est-à-dire qu'ils pénètrent dans la totalité du Temple social.

Mais l'ensemble du Temple social ne reste pas immobile, des actions et des réactions se produisent à travers un système. Un double courant de va-et-vient ascendant et descendant s'effectue. Ces deux modes de courant se comparent l'un comme idéal, l'autre pratique :

- le premier : idéal, son rythme est l'Amour ;
- le second : pratique, son système est la règle sociale, c'est-à-dire la *Loi*.

Cette loi ne peut naître que d'un code qui à la fois permet à chaque individu d'épanouir sa personnalité et de lui rappeler ses devoirs vis-à-vis des autres que l'on peut résumer en deux mots : Altruisme et Solidarité.

Alors cette loi fera la part des trois besoins : matériels, intellectuels et spirituels. « Cette loi ne peut jaillir qu'au sein de l'humanité présidée par les Sages, afin que droits, devoirs et sanctions soient appliqués. »

Tout ceci résumé s'appelle une Théocratie. A ce mot, évidemment surgissent les polémiques. Pour beaucoup, et l'histoire mal observée semble le prouver, Théocratie est synonyme de despotisme. Mais avec un peu d'attention, on constatera qu'il s'agit, au moment de la décadence de ce système, d'une confusion entre l'Autorité et le Pouvoir, ou tout simplement une substitution du Pouvoir à l'Autorité. Ce sont toujours les ministres de l'Autorité suprême qui, forts de leur pouvoir, le transforment en égoïsme particulier et font de la foule leur esclave, car quelle que soit la formule constitutionnelle l'équilibre social peut être réalisé si le régime de justice s'adapte en fonction des besoins matériels, intellectuels et spirituels d'une collectivité et de chaque individu. Donc « Monarchie absolue ou libérale, Empire ou République, Démocratie, tout cela ce sont des mots », nous dit C. Chevillon. Sans l'Autorité, qui est la Sagesse, nous perdons de plus en plus l'idée de la fin dernière de l'homme, son eschatologie.

Alors, le véritable législateur de cette société théocratique sera celui qui possèdera une connaissance approfondie des besoins de la nature humaine selon son degré d'évolution du moment, tout en

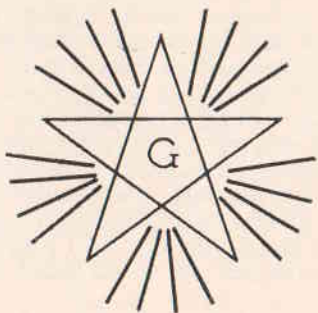
dirigeant par le plus court chemin cette humanité vers l'éclosion spirituelle. Pain - Paix - Liberté ne seront plus uniquement des mots prononcés par les lèvres des idéologies, mais une trilogie vivante énoncée directement par ce que nous avons nommé l'Autorité et qui n'est autre que l'Amour des hommes et de Dieu.

LE VRAI VISAGE DE LA FRANC-MAÇONNERIE

Cet ouvrage illustre très bien ce Temple Social, en s'adressant tout d'abord aux individus par le chemin de l'initiation, c'est-à-dire des épreuves.

On peut retenir facilement l'itinéraire qu'il nomme par ses trois étapes : l'ascèse, l'apostolat et la culture. La première correspond à la purification ou l'émondation, c'est l'abandon des métaux, des instincts, des passions, des préjugés, ascèse du cœur et de l'intelligence. L'apostolat est l'exercice des vertus théologales Foi - Espérance - Charité, c'est l'illumination. La troisième, la culture, est la recherche illimitée de la vérité, mais encore faut-il en connaître son sens, son courant qui est la recherche de Dieu par la Sainte Science. C'est l'approfondissement de la Foi, c'est la Gnose.

Voilà l'idée essentielle que l'on peut retenir dans cet ouvrage, l'éducation de la sensibilité en jugulant les instincts, de l'intelligence jusqu'à l'entendement, de la conscience jusqu'à la réalisation de l'unité. Un rappel en somme de la véritable vocation de la maçonnerie que devrait méditer beaucoup de Maçons. On pourrait faire un rapprochement avec l'ouvrage intitulé *Ce que doit savoir un Maître Maçon* de Papus.



ORIENT OU OCCIDENT

Au passage, nous citons l'ouvrage *Orient ou Occident* paru en 1926 chez Chacornac (Paris 5^e) qui est une « contribution à l'étude comparée des philosophies et religions de l'Inde et de l'Europe ».

Il étudie avec une admirable précision l'homme oriental et l'homme occidental issus des différentes religions et philosophies qui découlent toutes d'un schéma théologique.

C'est dans le chapitre « *Schéma théologique* » que l'on peut retrouver à quel moment se sépare en deux concepts théologiques différents la Tradition primordiale.

Donc deux Verbes issus d'un absolu identique.

Dans la Tradition occidentale, l'Absolu émane le Verbe de vie, appelé Logos qui est la première émanation toute spirituelle. Le Logos est l'expansion de l'Absolu, la force centrifuge et le retour à l'Absolu se fait par la force centripète, qui est le Saint-Esprit selon la théologie chrétienne. Donnons la définition, en une phrase de Constant Chevillon :

« L'Absolu émane donc le Verbe de vie qui est le Logos et restitue son unité essentielle par l'Esprit Saint qui est l'Amour. »

Mais, suite à la première chute, conséquence du libre arbitre des êtres émanés contenus dans la sphère divine, la création apparaît dans le voile de l'espace et du temps, d'abord intellectuelle, ensuite matérielle (deuxième chute).

La création serait la conséquence du mauvais choix délibéré des êtres émanés, libres de sortir ou de rester au sein de la sphère divine, soit le désir d'expansion d'un moi individuel qui finit par se cristalliser dans l'espace et le temps (le non-Etre).

Notre univers serait alors un accident, un accident de passage (l'orgueil) dont tous les constituants doivent un jour réintégrer l'Absolu originel.

C'est par le désir suprême (Eros) que la créature devient candidate à la réintégration et l'acte rédempteur (incarnation et illumination) compense son incapacité à pouvoir retourner seule à son origine.

Désir, rédemption et illumination sont la clef de voûte du chemin de la réintégration dans le concept occidental.

Le Verbe oriental est identique à la base mais nettement différé

rent dans son développement. Reprenons en partie le langage de Chevillon pour résumer en quelques phrases cette Tradition dans son schéma théologique.

Nous avons l'Absolu, dont Parabrahm est l'essence universelle non manifestée. Parabrahm manifesté n'est autre que Brahma. Or, en face de Brahma, qui est la création spirituelle ou l'explosion par le désir aveugle d'expansion de Parabrahm, il y a la grande Maya, qui est plasticité pure, sans forme et sans polarisation. Brahma n'est autre que le Logos, de là naissent deux principes, l'un de conservation, l'autre de dissolution, qui sont les deux faces inséparables de l'action de Brahma.

Brahma est attiré invinciblement par Maya, cette plasticité qu'il désire aveuglément et aussi fortement que Parabrahm désire l'expression de sa potentialité.

Aussitôt précipité dans la grande illusion de Maya, il est enserré dans sa plasticité et la création apparaît dans l'individualité. Comment s'effectue le retour ? En se soustrayant à la grande Maya, par le non-désir.

Dans le Verbe occidental, la chute est libre, consentie par le jeu du libre arbitre des êtres émanés.

Dans le Verbe oriental, la chute n'est que la conséquence du désir aveugle d'individualité (on pourrait dire expansion exagérée) de Brahma, soit des rayons émanés, des potentialités de Brahma devenus esclaves de leur désir d'un moi individuel.

En tuant le désir, le moi individuel disparaît pour redevenir ce qu'il était, la conscience collective, le Soi.

En somme, pour l'oriental, point n'est nécessaire l'intervention de l'Absolu (la rédemption). Il se libère lui-même de la vie matérielle et intellectuelle par le non-désir qui n'est qu'une forme de désir, celui de se soustraire à cette Maya qu'il a convoitée. « Le désir de l'individualité fait place au désir de l'impersonnalité. »

Mais pour l'oriental, la réintégration (l'Aspir) n'est qu'un immense repos sur la route de l'évolution, le suprême Nirvâna dans lequel se dissout son être, en attendant un nouveau cycle du Respir et de l'Aspir de l'Absolu, car l'essence même de cet Absolu est le désir éternel d'expansion.

Dans ce cas, le cercle ne se referme jamais, à l'inverse de l'occidental qui aboutit à la réintégration définitive dans l'Eternité, en laissant subsister sa personnalité. Ainsi, conclut Chevillon, le Verbe oriental semble figé, passif, au regard du Verbe occidental éminemment actif.

Y a-t-il vraiment opposition des deux schémas théologiques ?

Dans tout ce qui en découle, formes, cultes, cultures, c'est indiscutable, les deux civilisations diffèrent, comme leur climat, leur géographie.

L'homme occidental et l'homme oriental sont distincts, dans leur

tempérament, manière de penser, manière d'agir. Différents certes, mais pas opposés. Le but à atteindre n'est-il pas l'Unité ? Quelles que soient les religions, il y a toujours Dieu et l'Homme plus un rapport qui les unit.

Lisons alors une critique de l'auteur sur son œuvre regardée avec un recul de près de vingt ans (d'après une note que nous avons retrouvée) :

« Au moment où j'ai écrit *Orient ou Occident* le vent qui soufflait dans les voiles de la Barque d'Isis venait exclusivement ou presque, de l'Orient, toutes les girouettes de la philosophie ésotérique étaient tournées vers l'Orient. Tout ce qui n'était pas frappé du coin des doctrines orientales, et plus spécialement hindoues, était nul, non avenu, émané d'une pensée indigente. J'ai donc voulu réagir contre cette tendance exclusive, professée du reste par beaucoup de gens sans connaissance véritable du sujet et réhabiliter avec la doctrine occidentale la magnifique philosophie éclosée sous notre ciel méditerranéen (1). J'ai exposé du reste mon but immédiatement dans un bref exposé qui sert d'introduction à la plaquette. C'est donc une œuvre, non pas de combat ou de partisan, mais de protestation contre une tendance outrancière. J'ai marqué avec force les oppositions doctrinales et je n'ai pas caché mes préférences, non pas dans l'espoir de ruiner les hautes synthèses effectuées en Orient, mais seulement les interprétations erronées des primaires qui prétendaient alors pénétrer le secret des subtiles métaphysiques et la pensée des Maîtres inconnus. Si j'avais à écrire de nouveau ce petit livre, je ne le ferais plus de même façon car les circonstances ont changé, j'insisterais sur la conclusion et j'atténuerai les divergences. Je suis persuadé que la philosophie hindoue et la philosophie occidentale disent la même chose sous des vocables différents, et conduisent au même but par des voies en apparence opposées, ce sont des asymptotes qui gravitent dans la même direction autour d'une ligne droite unique : la Vérité éternelle et immuable. »

(1) Ce fut, dès 1888, la position prise par Gérard Encausse-Papus (Ph. Encausse).

DU NEANT A L'ETRE

Impossible dans le cadre restreint d'une introduction de vous en faire un court résumé. La profondeur du sujet nous pousserait plus à développer qu'à réduire dans l'essai d'une synthèse.

Dans le problème de l'Etre, il y a toute la métaphysique de Cheillon. L'Homme est placé au centre du problème « Etre ou ne pas être ». Le *cogito* cartésien semble en donner la réponse. Malgré son évidence subjectiviste, il enferme le « je » sur lui-même et risque de le placer dans l'ignorance de l'Autre, « tu » ou « il ».

La réponse de l'origine de l'Etre ne serait-elle pas, comme semble s'en inspirer C. Cheillon, dans la doctrine de Jacob Boëhme ? Lorsque celui-ci fait tout partir « du rien calme et immobile, une « volonté qui s'élance et convoite quelque chose qui n'est rien » d'autre qu'elle-même puisqu'il n'y a rien d'autre qu'elle-même ». Volonté, désir, serait-ce l'origine de l'Etre ? Dans ce cas, puisque tout part du Rien, le Non-Etre contient l'Etre.

Et par le Désir, la Volonté passe ainsi du Non-Etre à l'Etre. Car la Volonté, sans l'éveil du Désir n'est qu'une potentialité qui s'ignore. Pour l'illuminé Jacob Boëhme nous savons que la Volonté, milieu dans lequel sommeille le Désir Eternel, apparaît comme un feu obscur qui désire la Lumière. Ce désir resserre la volonté sur son centre puisqu'elle ne désire qu'elle-même et devient la fixité ou l'Astringence dans le langage de Boëhme.

Aussi le Désir déchaîne le mouvement qui devient l'expression de la deuxième essence. C'est la Force qui a pour attribut de séparer, diviser, multiplier, comme le Désir avait pour qualité de resserrer, condenser, unir.

C'est par cette seconde puissance que tous les éléments sont sortis du *mysterium magnum*, c'est-à-dire du chaos (dictionnaire philosophique A. Franck).

En effet, le Désir resserre bien la Volonté sur elle-même, mais en même temps provoque *ipso facto* le déchaînement du mouvement.

Dans ce cas, la Volonté se trouve déchirée entre deux tendances d'une prodigieuse intensité — la fixité, soit le resserrement sur elle-même et l'expansion en dehors de sa propre unité ressermée, vers ce qui n'est pas elle-même, vers l'opposé d'elle-même, ce qu'elle repousse, c'est-à-dire le Non-Etre.

C'est de ces deux tendances qu'apparaît « l'angoisse douloureuse » de Jacob Boëhme « Etre ou ne pas être », d'où s'échappe

alors la Nature, et à lui d'ajouter : « La Nature qui, étant quelque chose, s'oppose au Rien, calme et immobile ».

Nous comprenons que la Nature devient l'expression du Désir, son objet ou, encore mieux l'expansion d'elle-même vers le Néant ce qui provoque dans la rencontre un embryon « Etre - Néant ».

On s'aperçoit alors, par un paradoxe inconcevable à notre entendement, que si l'Etre repousse le Non-Etre, par son Désir de sortir de lui-même, le Néant finit par désirer l'Etre.

C. Cheillon dit, et quelle définition ! « Le Néant désire l'Etre, l'Etre repousse le néant, la vie est dans la mort » !

Creusons encore : nous avons vu, à l'origine — Volonté-Désir, qui sont une même chose. Mais il y a double polarité dans l'unité.

La Volonté qui est l'actif-passif — le Désir qui est le passif-actif.

« La Volonté est la matrice fixe du Désir. »

« Le Désir est l'essence volatile de la Volonté. »

Voilà la base de toutes les combinaisons « existentielles ». SUL = Volonté — FUR = Désir. Nous avons déjà défini le Désir, l'Eros, comment il fallait l'entendre. « C'est le ciment de l'Etre et la source de tous les êtres. »

C'est une chose, mais qui ne nous donne pas plus de clarté sur l'origine de l'Etre sorti de son abîme, du « Sans Fond ».

Pourquoi de cette paix immobile et muette une Volonté s'élance, se déchire et atteint par les conséquences de son désir l'angoisse douloureuse de son autogénération éternelle jusqu'à projeter cet intime déchirement dans la sphère de la création temporelle. ?

Il faut bien postuler une essence dans le Rien de Jacob Boëhme. En plus, métaphysiquement Volonté-Désir n'est rien puisque avant de vouloir et désirer, il faut être !

Là encore, il faut postuler dans l'ultime retranchement de notre entendement. Postuler sur deux idées — l'idée de l'Etre et l'idée du Non-Etre. Deux idées inséparables, l'une confirmant l'autre, et celle-ci actualisant la première. Deux idées qui se repoussent et qui s'interpénètrent « puisqu'elles ne sont pas juxtaposées en un quelconque point idéal d'une problématique immensité » ! Deux idées qui ne renferment aucun contenu concret — la première, l'idée de l'Etre représente l'idée réalisatrice de l'Etre, l'autre, la possibilité de réalisation. L'une est lumière, l'autre est ténèbres et tout ceci malgré leur antagonisme se situe dans une incomparable copulation féconde. C'est de cette copulation que Cheillon fait apparaître l'éveil de la conscience dans l'idée de l'Etre. On ne peut pas ne pas reproduire le passage explicatif :

« Par celle-ci (la copulation de deux idées), la conscience s'éveille « dans l'idée d'être et devient l'être, lumière concrétisée ; l'idée du « non-être repoussée, matrice obscure qui a reçu la copulation, « devient la limite ou la forme de l'être. Conscience et forme, toutes

« deux situées hors du temps, revêtent le manteau de l'infini, de l'Absolu. Conscience et forme s'affirment et s'aiment mutuellement, puisqu'il n'y a rien d'autre à aimer et de toute éternité c'est Dieu, Etre des êtres qui existe et ne peut pas ne pas exister. Ainsi Dieu s'est engendré et délimité Lui-même en prenant possession de Son essence, grâce au repoussoir de l'universel néant ; en disant oui au lieu de non ; en prononçant le « je » fatidique, actualisation totale et éternelle de sa supersubstance, en opposant le moi au non-moi. C'est donc par le Verbe consubstantiel à lui-même par la formule cartésienne transposée sur le plan transcendantal qu'il a conquis sa conscience et mesuré sa puissance. On pourrait dire, si ce n'était un blasphème : l'Etre est né dans l'angoisse du néant, car toute génération même dans l'éternel, s'opère dans la douleur des enfantements.

« Alors Dieu, dans le temps et l'espace, créa la nature et les êtres qui la constituent, il créa du néant, du rien, *ex nihilo*, c'est-à-dire encore à cette idée du non-être qui limite, au sens métaphysique du mot, son ipséité infinie. Il créa les êtres par la volonté dont nous avons peut-être trouvé le support, car l'Etre, aussitôt l'éveil de la conscience, aussitôt son verbe émané, devient volonté et par conséquent puissance. Or, que serait une volonté et une puissance sans manifestations extérieures à elles-mêmes ? Des possibilités sans emploi, moins que le Rien dont nous parle Jacob Boëhme. Mais la volonté et la puissance même de leur substance, il est en elles comme la passion en l'homme. Telle est l'origine de la création aussi nécessaire que l'être même de Dieu.

« Voilà pourquoi il y a l'Etre et des êtres. »

Ainsi C. Chevillon situe à l'origine deux idées et un rapport (copulation) qui les unit, d'où apparaît « l'éveil de la conscience », de là l'affirmation de l'Etre par le « oui », soit le Verbe consubstantiel à lui-même.

Mais pour l'homme, dans sa recherche douloureuse, il lui faut parvenir au sentiment de l'Etre (éveil de la conscience), dépasser l'idée de l'Etre qui peut lui donner son entendement qui tôt ou tard sera rejeté au second plan.

Nous arrivons là à la troisième connaissance dont il parle avec un don communicatif d'une rare puissance. « C'est l'apanage des mystiques et des saints, elle fait appel aux facultés intuitives et « purement spirituelles du Moi. »

Alors l'homme doit répéter aussi le « je » fatidique, mais sans l'enfermer dans son moi exclusif, en le projetant vers l'autre, puisque la loi de l'analogie lui clame sa ressemblance avec les autres êtres. Ainsi le Même s'identifie dans l'Autre en l'aimant comme il s'aime. Et quand le Même s'aime plus que lui-même, il ne peut que rejoindre l'Etre des êtres. Ce troisième échelon de la connaissance, c'est

l'agnosie, car le mystique fait abstraction du fini, du monde sensible, même de l'intelligible, même de sa personnalité. En effet, il voit tout en Dieu et devient un aliment de choix du feu de l'amour. « Cette sublime ignorance c'est donc l'agnosie qui est le plus haut degré de science auquel l'intelligence humaine puisse prétendre, c'est la déification dont nous parle l'Aréopagite, car le voyant mystique possède le sentiment de Dieu en toutes choses. »

Ce petit ouvrage est une synthèse de la métaphysique et, nous pourrions ajouter, chrétienne.

Nous laissons le soin à l'auteur de nous livrer ses réflexions quant à la réalisation de cette plaquette.

« Vous m'avez demandé ce que j'avais voulu réaliser en écrivant ma plaquette *Du Néant à l'Etre*. Voici en quelques notes :

« Depuis le temps déjà lointain où j'étais assis sur les bancs de la Faculté de Lyon, écoutant le toujours regretté Hannequin exposer les vertigineuses profondeurs du subjectivisme de Descartes, de Leibnitz et de Renouvier, j'ai toujours été atrocement tourmenté par l'angoisse presque insoluble du problème de la connaissance humaine.

« La grande voix d'Hamlet répondait, à travers les siècles à ma lancinante douleur « Etre ou ne pas être », tel était le thème de mes continuelles méditations philosophiques. Ahanant tout au long de la douloureuse pensée, j'ai poursuivi la solution, sans cesse caduque, du Platonisme à l'école d'Alexandrie et à la scolastique, d'où se détachaient parfois des sentiers ardu vers les envolées doctrinales hindoue, égyptienne, et vers les thèses de la philosophie moderne. Combien de fois me suis-je heurté au « *non ultra possu- mus* » de tous les agnosticismes ? Mon angoisse s'est donc perpétuée dans tout le cours de ma vie et n'a trouvé de repos que dans la foi rationnelle de la Gnose, de cette Gnose dont l'Aréopagite et Thomas d'Aquin ont été les plus fermes champions avec Jacob Boëhme et les grands philosophes des premiers siècles de l'ère chrétienne.

« Pendant des années *Les Annales Initiatiques* ont été l'écho de cette angoisse et le filtre dans lequel, peu à peu, elle s'est décantée pour se résorber enfin dans la lumière de la certitude reconquise.

« Quand arrivèrent les malheureux événements, replié sur moi-même, car l'horizon de la philosophie soudain obnubilé par la tempête matérielle et les instincts déchaînés, ne pouvait plus s'apercevoir qu'à l'intérieur de quelques âmes avec les yeux de l'esprit.

« L'immense majorité du peuple autour de moi s'est mise à vivre de façon purement animale, malgré les appels, du reste sans convictions chez beaucoup, à la renaissance des valeurs spirituelles. C'est pourquoi, secoué dans ma croyance, presque ébranlé dans ma foi, j'ai voulu revivre d'une manière intensive et comme en raccourci le thème de mon angoisse passée et la synthèse de ma conviction. J'ai voulu, dans le tumulte des armes où le néant

« semble être la fin de toutes choses, non pas seulement pour dire
« et pour me crier à moi-même mes raisons de croire, pour me fixer
« définitivement et sans échappatoire ultérieure, une certitude dans
« l'affirmation de l'être, en contraignant mon intuition à saisir Dieu
« par-delà la brume transcendante du Néant dont les volutes ne
« semblent lâcher l'homme que pour le reprendre inexorablement,
« j'ai voulu cela, dis-je, non seulement pour moi mais aussi pour
« ceux qui, capables de penser, mais emportés par le tourbillon de
« la lutte pour la vie, n'ont ni le temps, ni les moyens de suivre les
« interminables maillons de la chaîne philosophique et théologique
« de l'évidence raisonnée.

« J'ai donc refait, en bref, tout le chemin parcouru en près de
« 40 années d'études et j'ai transcrit mes réflexions pour les laisser
« comme le prologue de mon testament spirituel à ceux qui m'ont
« fait l'honneur de m'accompagner dans la voie de l'ascèse vers
« l'invisible sommet de l'eschatologie humaine. Ai-je réussi à dégager
« l'impression de force et d'inattaquable certitude revêtue dans ma
« pensée par la solution du terrible dilemme ? Je n'en sais rien ;
« ceux qui s'attarderont à lire ces pages seront meilleurs juges que
« moi, car le sentiment caché sous tous les syllogismes et toutes
« les argumentations varie avec tous les individus et ce qui frappe
« l'un est inopérant chez les autres.

« En tout cas, j'ai voulu me libérer de mon angoisse, et j'y suis
« parvenu dans la mesure humaine, j'ai voulu libérer les autres et
« si j'ai échoué, ils me sauront gré de mon bon vouloir. »

ET VERBUM CARO FACTUM EST

Nous avons parlé de métaphysique et de mystique chez C. Chevillon. Avons-nous pu faire comprendre que l'une amenait à l'autre ? Que la métaphysique pour la métaphysique ne signifiait rien sinon qu'une prolongation du raisonnement sur des abstractions.

La Foi éclaire l'intelligence, disions-nous au début de nos commentaires ; l'intelligence doit finir par disparaître dans la Foi et la Foi devient le savoir. Alors la Foi se conjugue avec l'Espérance et des deux jaillit une troisième forme qui est la Charité. La Foi sait, l'Espérance agit, la Charité possède... le bonheur.

L'homme dépasse son œuvre. « La vie est dans la mort. » A nous de comprendre.

Au début de l'ouvrage on retrouve le thème du « Néant à l'Être », dans toute sa force, dans toute son inquiétude. C'est le nœud gordien de sa pensée.

Mais la Théologie Traditionnelle répond avec l'éclairage de la Foi qui devient une évidence irréfutable. C'est bien l'évangile johannique qui apaisera son esprit.

Tout part du Verbe qui est principe créateur, puisque « Dieu crée par son Verbe en vertu de l'amour du Saint-Esprit ».

In principio erat Verbum. Dans le principe était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu et Dieu était le Verbe. Tout est contenu dans cette phrase sibylline Père - Fils - Saint-Esprit - Vie - Lumière - Amour.

In principio — Dans le principe, hors du temps, avant le commencement... « dans la racine de l'essence divine ».

Mais aussitôt cette vision tri-unitaire hypostatique, C. Chevillon revient à l'homme, sonde dans son intérieur, dans son for intérieur et par le jeu de son intelligence, déroule en visions successives cette Trinité qui est indivisible dans le centre divin.

L'homme peut retrouver en lui cette Trinité (1). De son être, il profère un Verbe qui revêt au départ l'habit personnel de son être pour revêtir ensuite celui de l'auditeur.

Le Verbe humain sort de son être (le Même) pour atteindre l'auditeur (l'Autre). Le retour se fait en sens inverse et la fidélité de

(1) Corps - âme - esprit, mais aussi dans sa sphère spirituelle.

l'émission aller et retour n'est assurée que dans la mesure où il y a « identification » entre le « Même et l'Autre » (voilà toute la clef du langage).

Dans l'essence divine, l'orateur (le Père) et la parole (le Fils) sont une seule et même personne puisque le retour, où plutôt l'échange se fait par l'amour du Saint-Esprit.

Le Père représente la Vie, le Fils la Lumière (ou la forme du Père) car il est la superintelligence du Père qui lui permet de prendre possession de sa super-conscience. Le Fils est en somme l'entendement du Père. Le Saint-Esprit est l'Amour, car il est l'harmonie en ramenant la distinction du Fils dans l'unité du Père (1). Tout en Dieu est indivisible. Le Verbe émane sans cesse du Père et se restitue sans cesse par l'Amour. Dans l'immensité sans fin, la Trinité ne sort pas de sa sphère. Elle est fermée sur elle-même et contient tout dans l'incompréhensible rapport infini et fini. Aucune intelligence ne peut comprendre Dieu, il faut retourner à Dieu pour le comprendre. Et pourtant aussi étonnant que cela puisse paraître, l'homme est situé dans ce rapport infini et fini — Etre et Non-Etre.

Dans l'homme, nous venons de le dire, la parole sort de l'orateur, le Verbe humain est seulement évocateur à l'instar du Verbe divin qui est créateur... (Je suis celui qui suis).

Entre ces deux paroles, nous dit C. Chevillon, « un abîme est ouvert et subsistera éternellement. Autant l'une est variable, autant l'autre est immuable ».

Mais il faut distinguer dans le Verbe humain deux choses : une unité et une diversité. La parole proprement dite et le langage qui est la vêtue de notre intelligence.

L'Unité c'est le reflet de l'Etre reproduit d'une manière plus ou moins lointaine dans la trame de notre esprit (2).

La diversité, c'est le langage qui exprime le Verbe selon les idiomes, les symboles adéquats pour la compréhension entre l'orateur et l'auditeur.

Ces deux choses, Unité et diversité, sont les calques de l'Etre et du Non-Etre pétris dans l'homme. Voilà pourquoi l'homme est un mélange d'Etre et de Non-Etre, d'infini et de fini, d'Eternité et de Temps, d'affirmation et de négation. Voilà pourquoi aussi l'homme est un « moindre-être » et qu'il est dit qu'il est fait à l'image de Dieu, car Dieu contient l'idée de l'Etre et du Non-Etre. Dans ce mélange douloureux, intimement lié, comme l'était le joug et le limon du char de Gordios, les deux foyers de l'éclipse doivent se rejoindre, se confondre, pour reformer le cercle de l'unité. L'Homme doit réunir en lui l'infini et le fini, écartelé depuis la chute originelle.

Revoyons ce que notre intelligence peut saisir au sein de la

(1) Voir Lacuria, *Les harmonies de l'Etre*.

(2) Voir chapitre l'esprit (*La Tradition universelle*).

sphère divine et déterminer la différence, l'abîme qui nous sépare d'avec Elle.

A C. Chevillon de couronner ce discours :

« La Parole de Dieu c'est Dieu à lui-même manifesté. Par la parole, il éveille en lui sa propre conscience et explore non pas sa limite, mais instantanément son incommensurable immensité, et cette immensité tient toute en un point insécable, omniprésent à tout ce qui est, à tout ce qui sera, à tout ce qui est possible et ne sera jamais. Le Verbe de Dieu, une lumière engendrée par l'aiguillon de la suprême volition divine (1), une lumière spirituelle, conçue par nous comme une intelligence infinie, aussi éloignée pourtant de l'entendement commun que le ciel peut l'être de la Terre. Elle ressemble à un miroir placé au sein même de Dieu, dans lequel Il se contemple, se connaît, s'apprécie, et s'aime ; un miroir sans lequel Il serait un inconnu pour lui-même. Il est donc aussi nécessaire à Dieu que la vie nous est utile pour jouer notre rôle dans le drame de l'Univers, et, comme tel, il est partie intégrante, inséparable de l'aséité éternelle. »

Déjà C. Chevillon a rassemblé les données fondamentales de la Trinité dans son cycle parfait immuable.

« Du Verbe de Dieu, du Verbe en Dieu, du Verbe Dieu. »

Mais comment la Trinité sort d'elle-même tout en restant indivisible ? C. Chevillon nous dit que le Verbe est double. Puisqu'il y est la forme du Père ; or la forme circonscrit à la fois l'essence divine et exclut ce qui n'est pas elle.

Donc deux faces d'un miroir qui réfléchit ce qui est et ce qui n'est pas, qui actualise ce qui est et qui élimine ce qui n'est pas, ou plutôt qui rend possible ce qui n'est pas.

Par le Verbe, le Non-Etre retourne à l'Etre, l'écartèlement se résorbe, la Lumière mange les ténèbres.

« Le Verbe est distinction » (2) ajoute plus loin C. Chevillon. Il faut retenir ce terme. C'est par la distinction que le Verbe réintroduit toutes les parties divisibles (les multitudes) et les rend sensibles au sein du Père. Nous retrouvons encore là l'idée de fermeture de la Tri-unité ramenée à elle-même dans son cycle éternel.

Mais en réalité ce n'est pas une fermeture mais une ouverture par l'intérieur, un éclatement prodigieux de vie, de lumière et d'harmonie. Un retournement de l'infiniment petit de tous les points divisibles du non-être, « cette approximation du néant » en une immensité lumineuse de l'Unité, « la Tunique de Dieu ».

Le Verbe rend possible disons-nous toutes les divisibilités individuelles et abstraites. C'est au cours de ce passage non-être - Etre que ces divisibilités constituent par leur libre acceptation de la

(1) Nous retrouvons dans cette phrase le Sulfur de Jacob Böhme.

(2) Voir Lacuria.

lumière différenciée du Verbe, toute la création; ce moindre-être dont nous parlions il y a un instant.

C'est bien là le rôle rédempteur du Verbe contenu déjà au sein de ces divisibilités qui ne sont autres que les sœurs puînées de la chute originelle. Ainsi de la Trinité, quatre termes apparaissent et ceci dû à la bi-polarité du Fils. En Dieu il y a : *Paternitas, Filialitas, Spiratio, Processio*. Ce qui veut bien dire que la Trinité ne peut être une immobilité resserrée sur elle-même et séparée de ce qui n'est pas elle.

Ce Processio, c'est la marche qu'elle effectue par le canal du Logos jusqu'à l'irréalité du non-être.

C'est sur cette « courbe exponentielle du néant » que le Logos fait apparaître toute la création, selon les règnes, les genres, les espèces, les races, les individus » nous dit Chevillon.

C'est par ce contact métaphysique et on pourrait ajouter mystique entre la potentialité du Fils qui est l'expression du Père (force centrifuge) et le Néant que surgit l'incroyable création (1) : « La vie du Père canalisée par le Fils se répand dans l'abîme du néant et l'inconsistance du non-être fait place à l'Univers organisé ».

Cette face du Fils, tournée vers le non-être, serait la Sagesse, ce quatrième terme qui sort de la Trinité tout en restant en elle, soit la suprême intelligence capable de ramener à l'unité l'extrême divisibilité repliée sur la courbe du néant. Voilà pourquoi il est dit dans les écritures (Proverbes - Livre 8) : « Quand il préparait les cieux et donnait une loi à l'abîme, j'étais présent... me jouant devant Lui et dans tout l'Univers ».

Le Verbe est donc bien le pivot dans le sein de la Trinité, comme il est le pivot entre l'Etre et le non-être.

C. Chevillon conclut : « Il est le trait d'union des deux : en lui, Dieu et la création s'affrontent et gravitent dans un même cycle harmonieux sans se confondre jamais ; en lui, l'unité et la multiplicité s'imbriquent et se conjuguent ».

Et Mundus eum non cognovit (Et le monde ne l'a pas connu).

Si nous avons pu saisir ce qui vient d'être dit, la création apparaît à notre intelligence plus compréhensible. Qu'il nous suffise de nous reporter à la Genèse pour admettre que la chute adamique n'est pas l'œuvre de la création.

La liberté était l'apanage de la créature qui, au moment de l'éveil

(1) Hélas ! la place nous manque pour pouvoir traiter le problème du mal, comme l'a fait C. Chevillon dans certains textes inédits. Le problème du mal est lié à la création.

de son ego, confondit sa lumière intérieure avec la vraie lumière, comme l'avait fait Lucifer.

Le Dam luciférien n'a pu être racheté par Adam, et toute la création renferme maintenant en elle une inversion de l'harmonie, ou une harmonie relative qui contient le geste de la rédemption dans le creuset de la souffrance physique, intellectuelle et spirituelle. Donc, à l'éveil de la création, le monde connaissait Dieu, Adam parlait avec Lui. La créature aussitôt accomplie dans toute sa magnificence, n'a plus connu le Verbe, Adam a choisi la voie des multitudes du non-être, le sens opposé de l'Unité, le drainage s'est fait en sens inverse. Or, ce qu'il faut bien comprendre, c'est que le mal n'existe pas en Dieu. Dieu contient seulement l'idée du non-être, mais il est avant tout l'Etre. Le Mal, Dieu ne le connaît que spéculativement dirons-nous, si encore ce langage pouvait convenir.

Mais Adam choisit délibérément la voie du non-être au moment où sa volonté et sa conscience endossent la responsabilité du choix : Etre ou non-être.

Sur ce point, C. Chevillon nous éclaire définitivement. « L'Homme a bien connu le mal, non pas spéculativement et dans son idée, comme Dieu mais dans son être lui-même qui fut déchiré, l'est et le sera jusqu'à la fin des générations, si rien ne vient cicatrifier la blessure. Quant au Bien, là où il se place, se trouve un vide immense sans point de repère, dans lequel le vertige l'entraînera s'il ne tourne pas le dos à l'abîme. »

Les conséquences ont été suffisamment évoquées dans toutes les cosmogonies pour que nous n'ayons pas lieu ici de nous étendre.

La créature a été vouée à la dispersion douloureuse de son unité. Nous touchons là un point fondamental de la théologie chrétienne. Cette dispersion était-elle illimitée ? ou bien sur la courbe abstraite du néant l'effet de « choc en retour » allait-il être sa limite ? Cet effet de choc en retour est la Loi divine posée à la limite de l'abîme, soit le réceptacle du Verbe de Dieu pré-disposé aux portes du Néant pour le recueil de la chute...

Par cette disposition formidable, la créature peut remonter vers son unité transcendante, enrichie par la différenciation qu'elle connaîtra enfin entre les ténèbres et la lumière. *Felix culpa !* (Heureuse faute !)

Mais jusqu'ici, nous avons parlé de Rédemption collective, disposée, pré-établie à l'avance aux portes de l'abîme, en préparation pour la réintégration du genre humain y compris celle de la nature universelle. Ceci ne pourra se réaliser dans l'apothéose finale que par le cycle complet de la rédemption individuelle. C'est bien là le dernier effort de Dieu, dans son ultime charité, toucher le cœur des individualités rebelles. C'est le Rayon divin qui doit frapper toutes les consciences en voie de réintégration.

C'est le geste formidable de l'incarnation du Verbe qui se manifeste dans la conscience humaine (déchirer le voile du Temple). C'est l'infini qui vient vers le fini et qui confirme le geste grandiose de la charité du Père. Notre intelligence ne peut ni saisir l'ampleur, ni les moyens de l'incarnation du Logos.

Mais C. Chevillon, pour répondre aux négations, nous fait apparaître une vision presque saisissable du phénomène.

Le Logos, nous l'avons vu, a cette qualité intrinsèque d'être l'affirmation de l'Etre et la négation, ou la Distinction de l'Etre, ce qui n'est pas lui. Par cette polarité de la distinction « il endosse les modalités du fini ». « Il compénètre la matière » pour arriver jusqu'à nous, qu'alors l'Unité pure du Père, l'harmonie du Saint-Esprit ne peuvent avant cet acte de rédemption « se couvrir du manteau de la multiplicité ».

C'est bien, comme l'annonce saint Jean, le Logos qui luit dans les ténèbres, ou l'Echelle de Jacob dont le pied repose sur la Terre et dont le sommet se perd dans le sein de Dieu.

Nous avons vu que la créature, l'homme, a entraîné dans sa chute sa lumière intérieure, celle qu'il a voulu confondre avec la Lumière incréée.

Le Verbe se fait fils de l'homme, revêt son habit de chair et juxtapose sa Lumière à celle de l'homme, sans la confondre... tout en la saturant de la sienne.

Or, l'infini et le fini peuvent s'unir, car les deux ont pour origine l'Etre, quel que soit le niveau du fini dans l'échelle cosmique il reste toujours en lui une portion de l'Etre.

C'est l'infini, le Logos qui rétablit les rapports harmoniques entre l'espace-Temps et l'Unité indivisible, éternelle de Dieu.

« Le Verbe incarné dans l'espace-Temps ne vit pas l'espace et le Temps sous leurs aspects cataboliques, il en opère la transposition dans le mode de l'Eternité. » (Quelle définition saisissante !) Cette fonction, « ce point de suture », comme l'exprime C. Chevillon, se fait dans le Christ-Jésus.

Christ, c'est l'infini ; Jésus, c'est le fini, mais le fini sublimé, avant la chute.

Cette incarnation s'est faite dans le sein de la Vierge-mère qui représente le lieu-même de la Nature naturante. C'est-à-dire la coupe capable de recevoir l'amour du Saint-Esprit pour que se prolonge l'acte créateur du Logos dans toute sa pureté originelle et dans toute son expansion intégrale jusqu'au non-être.

Ainsi apparaît à l'homme le Verbe - Jésus-Christ - Homme - Dieu - l'Absolu et le relatif.

L'incarnation est le premier acte de la rédemption, nous dit C. Chevillon. Le drame du Golgotha, la conclusion, « l'ultime assise des données du problème ».

L'Absolu est descendu dans le contingent, c'est la synthèse par le haut (l'Incarnation).

L'Homme, par le sacrifice de la modalité de sa nature contingente, c'est le relatif qui remonte vers l'Absolu, fini et infini se résorbent dans l'Unité collective du monde divin (l'Ascension).

Entre ces deux actes extrêmes, d'une dimension grandiose, se joue dans le silence de l'individualité humaine : la passion.

Habitavit in nobis.

A partir de ce moment, tout semble réuni pour un nouveau départ, le chemin du retour est ouvert, la Catabole, cette inversion des polarités de l'harmonie divine a atteint le point ultime de sa tension intense entre la Création et la créature.

La rédemption peut s'opérer en nous dans la mesure de notre libre volonté. L'Evangile répond : *Habitavit in nobis* — Il habite en nous.

Le Christ est en nous, il nous faut prendre conscience de notre immanence (1), perle précieuse, grain de sénévé, germe de la transcendance.

Alors, faut-il aller chercher dans les preuves historiques, les exégèses savantes qui tantôt prouvent, tantôt nient l'incarnation du Verbe ?

La raison, toujours la raison, « pèse lourdement dans la balance de la foi ».

La réponse, nous pouvons la trouver déjà dans le phénomène religieux, cette écorce de la Foi, ce drainage de la cohorte de millions d'hommes bercés dans deux mille ans d'histoire et dont l'Eglise visible et invisible en est le berceau.

La Parole de l'Evangile chante sur la lyre de son génie les accents de la Foi. Une dure leçon pour la raison humaine qui doit céder la place aux vertus théologiques.

Le symbolisme profond et subtil atteint une prodigieuse signification. Enclos jusqu'ici dans le sanctuaire du Temple, dans le livre fermé de l'Ancien Testament, il illumine soudain de clarté par la régénération du Verbe en s'adressant à tous les hommes... de désir.

Tout d'abord la naissance de Jésus, la fuite en Egypte, la réponse aux docteurs du Temple de Jérusalem, sa disparition et sa réapparition à l'âge de trente ans ; ensuite son baptême par Jean-Baptiste, sa retraite dans le désert, son ministère, ses miracles notamment du pain et du vin, sa transfiguration, ses guérisons, ses paraboles, etc. autant d'étapes tissées dans la trame de notre être et qui seront soulignées dans les huit *Béatitudes* du « Sermon sur la montagne » et pointées définitivement au centre de la Croix.

(1) Voir « En quête de la Gnose » (t. 2) de *l'Evangile selon Thomas*, par Henri-Charles Puech (Ed. Gallimard).

Combien d'autres choses encore que « l'humanité » de Jésus nous annonce. Il soutient notre intelligence vacillante et justement par Son humanité nous fait entrevoir la Gnose, car Il est le prisme dans lequel elle se réfléchit.

A ce moment, l'auteur atteint un langage d'une beauté et d'une force sublimes. Les phrases sont martelées, frappées du sceau de l'évidence, une conviction inébranlable s'installe en nous, il nous semble gravir des marches, et dans l'aridité du chemin qui monte, croît en nous le désir sacrificiel. Qui peut parler de ces choses avec tant de force, de beauté, tant de savoir ? Qui peut nous grandir à ce point et presque nous unir ? Mais qui peut donc faire résonner en nous un tel écho qui fait voler en éclats tout ce qui n'est plus essentiel, tout ce qui n'est pas esprit, qui n'est pas Dieu ?

Celui qui vit de ce pain, qui gravit cette montagne, qui connaît les abîmes de l'amertume ? Celui-là seul peut parler, enseigner, car sa vie est un ferment qui élève celle des autres. Elle est aussi comme un rêve prémonitoire dans lequel se profile l'acte final.

Mais peu importe pour lui, il continue sa marche, seul, habité par l'inquiétude et la joie qui sont les deux sœurs de la passion.

La certitude est dans son cœur qui inonde son intelligence et inscrit dans le geste futur de ses bourreaux : le pardon.

Comment ne pouvons-nous ne pas le croire ? *Et Verbum caro factum est* est sa biographie... Les dernières phrases sont la signature de ce contrat qu'il ne repoussera pas au dernier jour.

Il nous faudrait alors l'insensibilité du cœur, l'aveuglement de l'intelligence pour nier.

Lisons-les, et à chacun de puiser ce qu'il voudra selon son désir...

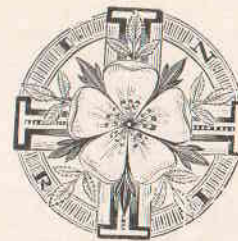
« O Christ bénin, est-ce Toi qui réclameras le dam des persécutés ? Non. Est-ce vous, justes pleins de mansuétude et de charité ? Non, vous tombez aux genoux du Père des miséricordes et vous criez grâce ! pardonnez Seigneur ! Ils n'ont pas su ce qu'ils ont fait.

« Mais la justice immanente se dressera devant le Trône de Dieu, et dans le silence elle demandera le rétablissement de l'équilibre.

« Ceci n'est pas la profération d'un nabi d'Israël ou une vision apocalyptique, c'est la contribution du mal à la victoire du Bien, le sceau définitif de la gloire du Verbe, dans laquelle la gloire des saints sera confondue à jamais, non par l'identification totale chère aux Hégéliens, mais par la consonnance admirable de relativités sublimées au giron de l'Absolu par l'harmonie de l'Amour équitablement réparti entre tous les membres de l'Eglise triomphante.

« L'amour est le cœur de Dieu, a dit Jacob Boëhme ; le lieu de Dieu, c'est le cœur, a écrit Ernest Hello. Ces deux paroles sont identiques dans leur apparence dissemblable, car Dieu tressaille en tout amour et il habite le cœur des Saints qui se sont donnés à lui. Maintenant, nous pouvons ajouter : la Gloire est le vêtement de l'amour, le vêtement tissé par l'intelligence du Verbe, la robe de la transfiguration. Jésus l'a jetée sur nos épaules, comme le voulait le Psalmiste : « Faites briller, Seigneur, votre lumière sur nous » (89, v. 17). Cette lumière glorieuse nous a fait rois, comme le Christ Lui-même, rois de ce monde et du royaume céleste, n'en déplaît à ceux qui préfèrent la gloire de l'opinion et des œuvres terrestres.

« Et c'est pourquoi, l'Eglise dans la procession du dimanche des Rameaux, sous le ciel nuageux de la terre, entonne le chant du soleil éternel : *Gloria, laus et honor tibi sit, Rex Christe Redemptor !* (Gloire, louange et honneur à toi, Roi, Christ Rédempteur). »



REFLEXIONS ET CONFRONTATIONS

Nous avons essayé de donner, au cours de ces pages, un aspect de l'œuvre de C. Chevillon, mais aussi de sa vie. C'était la tâche que nous nous étions fixée. A chacun de nous d'en tirer une substance et surtout de se reporter aux sources de ses ouvrages. Car après les avoir lues, combien sera grande notre émotion, intense notre réflexion.

Nous espérons avoir rendu hommage à C. Chevillon tout en restant certain que notre traduction est encore éloignée de la réalité de son être. Peu importe, notre but était d'attirer votre attention, de pouvoir le situer parmi les grands ouvriers de la Pensée Traditionnelle.

Nous avons dit que sa pensée représentait une synthèse de la métaphysique qui pouvait nous aider beaucoup dans notre recherche intérieure, éviter de nous perdre dans le dédale interminable de toutes les philosophies, nous qui sommes limités dans le temps et surtout dans notre savoir.

Nous avons dit également que la pensée de C. Chevillon était plus que jamais d'actualité, présente de nos jours. C'était pour vous faire comprendre que son œuvre s'incorporait parfaitement dans le cadre mouvant de notre époque, des événements que nous vivons et ceux que nous sommes appelés à vivre.

Si nous avons bien saisi le sens de sa pensée, son prophétisme, nous devons trouver en elle une explication relative aux manifestations brutales qui émergent aujourd'hui, « ces fruits amers » et qui seront demain le déchaînement incontrôlable des forces du Destin.

Le Destin, cette ligne qui chaque jour grandit de plus en plus par rapport à celles de la Volonté humaine et de la Providence...

Qui de nous, du matin au soir, n'est pas sans constater que la terre tremble, que le sang coule, que le temple social de l'Humanité se lézarde de plus en plus ?

Penseurs, chefs d'Etats ou chefs religieux reconnaissent cette agitation annonciatrice des grands événements. Religion, institutions, économie, tout bouge.

Aussi l'homme moderne répond qu'il surmontera les difficultés, parera les coups les plus inattendus de l'adversité, équilibrera constamment le rapport des forces destructrices, arrêtera l'hémorragie du désœuvrement.

Au désespoir, au non-sens de la vie, il accuse les inégalités sociales, les injustices, et pour le prouver engage avec mesure, des guerres fratricides.

Il répond que le bonheur sera pour demain, par les miracles de sa technicité engloutissant les superstitions religieuses.

Vous doutez ? La science répond. Elle est la déesse qui avale Dieu, met en équation l'esprit, transforme l'homme en numéro, réduit tout dans la matière en cause première.

Bien sûr, c'est une facette de la science, son pôle négatif, nous direz-vous, car dans ce chaos des voix s'élèvent, la vieille métaphysique laisse émerger un rameau de son tronc immortel, au-dessus de la marée de boue et de sang, comme s'il allait fleurir...

Des penseurs, des sages modernes (oui, il en existe encore...) ouvrent les vieux textes, secouent la poussière, font briller les antiquités spirituelles et, à leur manière, prophétisent.

On reparle du temps des cathédrales, des Illuminés de ces siècles dont on croyait tout savoir, des rites des anciennes civilisations.

Avec de vieilles pierres on reconstruit des fraternités qui ne sont pas toujours très initiatiques. Peu importe. Soudain, un symbolisme apparaît et s'anime. Le brouillard de l'agnosticisme total se dissipe pour celui qui veut vraiment chercher la direction qui conduira le genre humain avec tout l'ensemble cosmique vers l'infini, l'Eternel.

Jamais l'histoire de l'Humanité n'a eu cette confrontation aussi gigantesque entre l'Esprit et la Matière. Jamais toutes les phases de l'évolution humaine n'ont été plus en présence, l'ancien et le nouveau monde se côtoient dans un inextricable dialogue de sourds. Cette palette colorée des civilisations étale ses couleurs, amalgame les nuances pour peindre non pas un nouvel homme, mais soi-disant un mutant... En fait, il s'agit d'un rassemblement de tous les animaux de la Terre et l'arche de Noé pourrait bien être la nouvelle Eglise, dont on nous parle depuis si longtemps.

Donc, ne discutons pas sur toutes ces aberrations, « ce miroir déformant », ce qui est bien, ce qui est mal.

Les grandes philosophies, celles qui méritent ce nom, ne sont pas fondamentalement en contradiction, elles détiennent une facette de la vérité, un souffle inspiratoire, au lieu de les opposer dans la violence de leur verbe, regardons les points communs qui les unissent. Elles sont les sœurs puînées des Religions qui ont perdu au cours des âges leur ésotérisme, comme maintenant l'ésotérisme perd son sens religieux.

La clef ? Inverser la catabole — le vrai progrès est spirituel —, la matière n'est qu'un adjuvant récupérable, seulement par l'esprit qu'elle contient et qui la structure selon une certaine modalité.

Redevenir de petits enfants, non pas dans le sens de l'infantilisme mais dans la simplicité qui n'est pas non plus la bêtise, mais tout simplement réduire les opposés dans l'unité, de deux faire un. Comme l'enfant vit ensemble ses rêves et son existence, sa vie céleste

et sa vie terrestre dans la mouvance de ses sentiments sans les séparer.

Le chemin ? Infuser dans les méditations philosophiques, nous dit C. Chevillon, car il nous faut se méfier de la paresse intellectuelle, ajoute-t-il. Traverser le désert dans un nécessaire repli sur soi, pour la réalisation d'une ascèse purificatrice et non puritaine et faire un mariage heureux entre la discipline du corps, les passions de l'âme et la liberté de l'esprit. Voilà tout ce qu'enseignent les écoles initiatiques.

La réponse aux grandes questions « Etre ou ne pas être » s'élaborera par la pratique des vertus théologales, aucune école, aucun livre, hormis l'Evangile, ne l'enseigne à fond.

Quant à la transcendance, la grâce divine, elle correspond au couronnement du genre humain « dans la Paix Universelle ».

Que pouvons-nous ajouter à cela ?

Arrêtons ici notre analyse, l'énoncé de nos idées toujours en quête de la synthèse illuminatrice.

« La Paix Universelle », voilà la conclusion qui termine dans la sainteté le cycle humain, pronaos de la Sainteté divine qui ouvre les portes de l'infini.

Retournons vers C. Chevillon, cet homme de paix, qui aimait la Paix plus que lui-même.

Revenons si vous le voulez bien au dernier acte de sa vie dans un respectueux silence, comme quand sonne le glas mais chante l'espoir.

Écoutons le témoin de la dernière heure qui parle, Mme Bricaud :

LES DERNIERS INSTANTS...

« Depuis 1941, en septembre, où nous avons subi les perquisitions et où les archives Papus - Teder nous furent enlevées, ainsi que les manuscrits de M. Chevillon, les livres, objets divers, nous eûmes en 1942 la dissolution des Ordres qu'il dirigeait ; je pus alors éviter la vente de tout le matériel, prouvant à vingt-deux fonctionnaires différents que *tout* m'appartenait en propre ; je pus ensuite mettre à l'écart bien des choses, car je redoutais le pire !

« En 1943, lorsque M. Chevillon, qui voyageait constamment comme inspecteur de banque (B.N.C.I.) s'est trouvé en mission à Clermont-Ferrand, un matin, à son bureau, un inspecteur de police vint le chercher et l'emmena à son hôtel, visita sa chambre et capta tout ce qui était à lui, valise, papiers, manuscrits qu'il prépara pour l'édition ; bref, on l'emmena à la Sûreté. Là, il fut interrogé tout le jour avec des intervalles où il était mis en cellule avec des détenus de droit commun. Vers 23 heures, on le relâcha après restitution de ce qui lui appartenait, tout ce dont on l'avait dépouillé en arrivant : portefeuille, montre, mouchoir, bretelles, etc. Ouf ! Il était libre... Il m'expliquait ceci quelques jours plus

« tard... « Oui, ma chère amie, *ils* m'ont fourré en prison ! » Dès « lors, il devint presque muet, on ne pouvait obtenir de lui un « sourire, j'en étais très affligée ; l'amie qui était à la maison et le « connaissait depuis 34 ans, en souffrait autant que moi. Cependant, « il venait à la maison dès qu'il avait deux jours à lui. Nous l'en- « tourions, le gâtions le plus possible en nous ingéniant à lui faire « plaisir. Dans le fond, il sentait bien cette atmosphère affectueuse « et presque familiale puisqu'il s'y réfugiait ; les livres dans son « appartement d'en-haut où il puisait l'oubli ; sa table de travail « couverte de ses textes, enfin tout le calme désirable pour son état « faisait qu'il se plaisait ici... Et il était venu de Roanne, le jeudi « 23 mars 1944. Il venait d'arriver quand il y eut une alerte et un « bombardement d'une heure. Il est resté avec nous cette fois-là « pendant l'alerte. Le lendemain, il allait à la gare retenir sa place « pour son départ sur Paris pour le mercredi suivant ; mais le « samedi soir 25, vers 19 h 45, au moment du repas on sonna, et, « de la rue presque obscure, on l'appela. Je regardais depuis la « terrasse et lui dis : « Je crains que ce soit la police, car il y a « deux voitures en face ». — « C'est bien, je descends », dit-il. Je « frémis. Mon amie lui dit : « Ne descendez pas, je vous en prie ! » « — « Et pourquoi donc ? » Elle n'insista pas mais je descendais « derrière lui ; il ouvrit un peu la porte et demanda ce qu'on lui « voulait... « Police ! » Alors on poussa violemment la porte et quatre « individus armés pénétrèrent ; on nous bloqua dans le hall, on fit « descendre notre amie restée au-dessus pour la joindre à nous et « l'on nous mit un gardien armé d'une mitrailleuse devant la por- « tière... J'avais fortement protesté : « Montrez-moi votre carte de « police ». Le chef de la bande ricana... « Que désirez-vous donc ? », « dis-je. — « Perquisitionner ». — « Bon, alors je suis tranquille car « il n'y a rien, ni tracts, ni armes, ni munitions ». Enfin ils mon- « tèrent à trois et fouillèrent chez moi, négligèrent montre en or et « quelques billets dans ma chambre, ouvrirent tiroirs, armoire, « regardèrent le dossier d'un livre resté inachevé par la mort de « mon mari (sur Huysmans) puis revinrent demander où était la « chambre de M. Chevillon ; je dus traverser le jardin avec le chef « qui d'une main tenait mon bras, de l'autre un énorme revolver et « nous revenions ainsi à notre point de départ. Il me laissa à nou- « veau sous la garde de l'individu armé avec mes amis. Je demandais « alors à ce gardien jeune pourquoi on procédait ainsi avec nous, « il dit en sourdine : « C'est la police de Vichy ». Il n'y avait rien « à dire, cette police agissait de concert avec la gestapo sous les « ordres de Darnand ou de Doriot. Le chef avec ses acolytes « revinrent au bout de quelques instants. « Vous n'avez rien « trouvé ? », demandai-je. — « Non », avoua-t-il. Cependant il empor- « tait en le dissimulant un colis (c'était, nous l'avons su par la suite, « la valise de M. Chevillon). Il lui dit brutalement : « Vous, venez « avec nous ! » — « Moi ! Qu'ai-je fait ? » — « C'est pour interro- « gatoire, ce sera vite fait ». Et lui, la conscience tranquille consent « à les suivre. Nous lui donnons pardessus et cache-col, et nous « l'avons embrassé toutes deux. Il m'a bien regardée, tout pâle, tout « triste. On le fit monter en voiture. Les deux voitures partirent

« tous feux éteints dans la direction « descente de Choulans », mon
« amie et moi le cœur serré sommes restées seules à la maison.
« Voilà...

« Dès lors, les nerfs tendus, nous attendions son retour. Il était
« 20 h 45 à leur départ. Vers 23 heures hurla une alerte qui fut
« suivie d'un violent bombardement sur Vénissieux-Saint-Fons. Nous
« regardions les lucurs des fusées et des incendies dans le jardin.
« Malgré les plus intenses bombardements, nous n'avions pas peur ;
« nous ne quittâmes jamais la maison. La fin de l'alerte se fit à
« 1 heure du matin ; nous reprîmes espoir du retour de notre infor-
« tuné ami malgré une secrète appréhension... Il ne revenait pas...
« Nous avons attendu jusqu'à 3 heures avant de prendre un peu de
« repos. Vers 9 heures, on sonna. C'était la police qui me demandait.
« Encore ? », dit mon amie en ouvrant, « mais la police est venue
« hier soir ». — « Comment ? la police ? » — « Oui, messieurs ». —
« Alors, nous voulons voir Mme Bricaud ». Elle fit monter ces deux
« hommes très courtois qui me montrèrent leur carte. « Madame,
« nous venons pour M. Chevillon qui est un peu souffrant, il nous
« faut quelques renseignements, comment il se trouvait chez vous,
« à quel titre, et ce qui s'est passé hier soir ici ; venez avec nous
« à la police judiciaire, nous vous ramènerons en voiture ». Ils
« demandèrent à voir la chambre de M. Chevillon et en gardèrent la
« clef. Là, régnait un grand désordre, tout était bouleversé ; il fallait
« ne rien toucher, laisser tout en cet état. Enfin, me voici place
« Saint-Jean, à la Police judiciaire. Je fus minutieusement interrogée
« sur les activités de mon vieux camarade. A chaque instant je
« demandais à le voir : « Oui, Madame, vous le verrez, mais attendez,
« nous avons encore à vous demander... » ; c'était interminable, mon
« angoisse augmentait et je redoutais d'arriver trop tard, il devait
« vouloir me parler certainement et je suppliais de faire plus vite.
« Bref, vers midi, j'appris la vérité, la vérité toute nue, effroyable...
« IL ETAIT MORT ! Et l'on me montra une vingtaine de balles (les
« douilles) trouvées autour de son corps. Ce corps avait été décou-
« vert, encore chaud, sur le bord d'une route à Saint-Fons, montée
« des Clochettes, vers 22 h 45, la veille, au moment de l'alerte par
« des gens qui fuyaient dans les champs. Ces personnes avertirent
« deux gardiens de la paix. L'un resta sur place, l'autre partit faire
« son rapport. Dans la nuit, une voiture transporta la dépouille de
« M. Chevillon à l'Institut médico-légal. Il avait encore sur lui tout
« ce qui lui appartenait : montre et chaîne en or, carte d'identité,
« carte demi-tarif chemin de fer, billet et place pour le train de
« Paris, ses bagues et son portefeuille contenant ses papiers et une
« assez forte somme — tout avait été retrouvé intact.

« J'étais effondrée. Pourquoi ce meurtre ? Quelles raisons avait-
« on de fusiller un être innocent qui ne s'occupait que de spiritua-
« lité ? Nos conclusions furent qu'on avait voulu ainsi supprimer la
« tête des Ordres qu'il avait dirigés ; il me vint à la mémoire qu'un
« mois auparavant on était venu le soir à la maison, demander mon
« mari décédé en 1934 qui avait laissé tous ses pouvoirs à mon vieux
« camarade pour continuer son œuvre... On voulait le chef des

« Ordres pour le torturer en essayant d'obtenir ainsi la liste des
« membres pour les tuer aussi. Je voulais que justice se fasse ! Ces
« messieurs m'avouèrent alors leur impuissance contre cette police
« de tueurs. Miliciens et Gestapo réunis.

« Lorsque je demandais à voir le corps de mon pauvre ami, on
« me le refusa, prétextant qu'il était nu et au milieu d'autres sur
« la dalle ; que ce n'était pas un spectacle pour une femme. J'avais
« beau dire avoir du cran, rien à faire... « Vous le verrez après
« l'autopsie, avant la mise en bière, si vous voulez le retirer ». Vous
« pensez bien que je fis tout pour avoir ce corps tant meurtri ; il
« fallait pour cela le faire transporter dans une église ou un temple.
« J'obtins par des relations l'autorisation du curé de Saint-Just et
« au bout de 10 jours j'assistais seule à la mise en bière devant les
« porteurs. Mon malheureux ami, malgré une forte ecchymose à la
« joue gauche, était reconnaissable, les yeux clos. Je l'avais fait vêtir.
« La bière capitonnée de satin violet, un coussin sous la tête, j'exa-
« minais le pauvre supplicié avant de le voiler de lin ; je laissais
« ma main sur son front glacé en priant. Je mis une fleur rouge
« sur son cœur, et un rouleau de parchemin où j'avais relaté ce qui
« s'était passé et les titres du défunt. Ma main resta encore un peu
« sur ce front qui avait contenu tant de belles pensées et je donnais
« l'ordre de refermer sur lui, pour toujours, le cercueil. On le mit
« en voiture et nous traversâmes ensemble la ville pour le déposer
« en l'église Saint-Just jusqu'au lendemain. A 8 heures on célébra une
« messe funèbre puis une absoute eut lieu à 15 heures devant ses
« amis et ses collègues de la banque, avant le départ au cimetière
« en voiture ; ce fut à Francheville, dans la tombe où repose le
« maître qu'il a tant aimé, son ami J. Bricaud, qu'il fut placé et où
« je dois aller un jour. Cette tombe qu'il avait souvent bénie et où
« il priait avec tant de ferveur chaque année en compagnie de ses
« disciples venus de loin, ce pèlerinage traditionnel interrompu par
« la guerre, nous le faisons, tous deux, depuis. Je le fais seule,
« maintenant... » (1).



(1) Voir pages 61 et 62 (Ph. E.).
Voir page 78 le portrait de Mme Jean Bricaud (Ph. E.).

EN GUISE DE CONCLUSION

Ainsi se présente à nous Constant Chevillon — l'inconnu —, surtout l'inconnu parce que l'oublié.

Les pages de *La Tradition Universelle* reproduisent-elles les traits de son caractère, l'essence de son être ? Un aspect seulement.

C'est dans *Et Verbum caro factum est* qu'il se révèle à nous, un vertige nous saisit en face d'un tel homme, un tel penseur qui aurait pu dominer bien haut toutes les chaires des facultés de théologie.

C'est une synthèse de la métaphysique sortie directement du creuset douloureux de sa mystique intérieure.

C. Chevillon souffre, non pas dans la recherche pour la recherche, mais parce qu'il ne peut plus arrêter sa pensée dans la poursuite vers l'Être. Sa pensée devient l'idée en marche. L'érudition passe au second plan. Il souffre aussi, car il voudrait traduire, ce que son entendement perçoit dans les splendeurs de ses réflexions issues de la source inspiratrice. Il voudrait communiquer avec force ce qu'il reçoit, dire à cette humanité épanouie dans la futilité des choses, combien elle se trompe dans sa direction. Il sent le poids du péché des hommes. Son espoir à lui, ce n'est pas dans l'attentisme, mais dans la violence du combat. Coûte que coûte il veut instruire, éclairer quelques-uns pour poursuivre la tâche. En fait très peu le suivront, très peu le connaîtront...

Il souffre aussi, car il connaît la loi universelle, inexorable dans sa justice miséricordieuse ; les deux plateaux de la balance, le bien et le mal. Tant que règnera l'injustice, la haine, il faut que le bien paie pour rétablir l'équilibre. Très jeune, un voyant lui a prédit : « Vous serez fusillé ! » Terrible sentence, terrible logique... C. Chevillon était le Bien.

Toute sa vie, de l'enfance austère et silencieuse jusqu'à l'arrestation brutale, l'ascension au Golgotha, l'ascèse a été son lot.

Oui, C. Chevillon a souffert toute sa vie parce qu'il était un mystique, mais il ne voulait pas le croire...

Alors, dans les dernières minutes de son existence, que pouvait penser cet homme ? Aux derniers instants, quelle inquiétude dans son âme ?

L'intelligence et le cœur sont rejoints, les deux fusionnent ensemble, tout palpite. Le cri sublime est jeté dans le frémissement total de son être. « *Et Verbum caro factum est - Consummatum est.* » La voix monte, le ciel s'ouvre... écoutons l'écho...

ANNEXES

ANNEXES

DOCUMENTS - TEMOIGNAGES

Nous avons retrouvé plusieurs documents que nous espérons pouvoir publier un jour. Documents sur sa vie au séminaire, ses réflexions intérieures, ses cours de philosophie lorsqu'il était professeur de philosophie chez les Frères, des extraits de conférences ainsi que des lettres adressées à des amis très proches.

Mais il nous faudra beaucoup de temps, nous devons d'abord procéder à un classement, ce qui représente un travail considérable.

Voici donc quelques extraits de ces documents dont l'écriture extrêmement fine nous oblige au passage à traduire quelques phrases déchiffrées rapidement.

Au séminaire

Quelques phrases relevées sur les pages d'un cahier, l'écriture est pratiquement illisible.

... Le prêtre doit être un chef-d'œuvre de délicatesse...

... Il faut, sans se salir, descendre dans le bournier du monde...

... Un prêtre qui n'a pas souffert n'est pas suffisamment prêtre...

... Bon cœur — comme celui de N.-S. — plus délicatesse — qui sèche, qui panse sans blesser — tact.

... Le prêtre doit savoir donner, se donner, sans rien attendre...

... Le cœur du prêtre doit être comme la cuirasse du bon M. Vincent (saint Vincent de Paul).

... Délicatesse du prêtre — Le cœur assez grand pour embrasser toute la misère...

... C'est parce que le prêtre n'inspire plus comme autrefois son esprit au monde auquel il se mélange, mais en reçoit l'esprit que ses doctrines condamnent.

... Je veux dire l'esprit, il prend les habitudes du monde et par cela même éloigne le monde. Le prêtre qui veut affronter le XX^e siècle doit s'habituer à se contenter de peu, à se débarrasser de tout l'attirail que l'on décore du nom de nécessité pour n'avoir besoin que de l'indispensable ni d'autres attaches que l'amour de Dieu et des âmes...

... La France n'avait ni armée, ni chefs, ni roi, et elle fut sauvée parce que Dieu...

... Il faut donc ajouter quelque chose à l'ascèse... cela s'impose.

... J'avoue qu'au séminaire on ne peut guère en faire davantage, seulement ce que l'on peut ajouter à coup sûr et qui s'impose comme surcroît de connaissance, c'est l'étude de la société actuelle, l'étude des moyens d'action. Ce qui s'impose aussi, c'est que le séminariste ne se ferme plus dans un monde à lui. Mais que son caractère, son individu soit buriné, de façon à ce qu'on soit un clergé-un, travaillant à vivre ensemble à une œuvre... partout la même.

... Dieu ne demande pas à tous les héroïques sacrifices du curé d'Ars, mais il demande à tous de lui offrir en holocauste quelque chose de l'intelligence en s'humiliant et quelque chose...

Souvenirs rétrospectifs

Plus de deux années ont passé depuis le jour où je rompis avec le monde pour marcher vers le but le plus sublime que mon esprit pouvait envisager : le sacerdoce. Je le vois encore ce jour avec ses émotions et ses profondes pensées. Mais il est un moment que je me rappelle entre tous, c'est celui où je revêtis l'habit qui mettait désormais une barrière entre le monde et moi. Le monde que je venais de laisser depuis quelques heures seulement et lui-même ignorait encore que je me détournais de lui, mon cœur était saignant des blessures de la séparation, non pas avec lui, mais avec les miens, ma mère et tous ceux que j'avais aimés et de la vie desquels je vivais jusqu'ici. Toutefois, j'étais heureux. La vie je l'avais trouvée si égoïste quand l'horizon ne dépasse pas les bornes du moi !...

Enfin mon esprit allait trouver comme aliment la philosophie, la théologie, à la source même de la vérité. D'ailleurs si dans ma vie j'avais quelques fois douté, mes doutes je les avais anéantis sous le poids de ma foi, et si je désirais savoir, je le désirais plutôt comme moyen que comme but, sans curiosité. Aussi je me trouvai seul dans mon humble cellule, en face de mes seules pensées, mes larmes coulèrent et je tombai sur le sol, anéanti, bénissant Dieu, me donnant tout à lui et lui demandai force, lumière, secours, car qu'étais-je en face et des dons de Dieu et de l'œuvre à laquelle j'aspirais ?...

Ces impressions profondes causées par une grande idée qui saisit l'homme tout entier ne s'oublient pas.

QUELQUES LETTRES...

Cherbourg le 2 Juil. 1940

Ma chère et grande amie Adette

Votre lettre du 27 mai m'est parvenue le jour après
que j'en porte la nouvelle, celle qui vous accablait ré-
sultat de votre précieux cal. Elle m'a causé un bien réel
plaisir car en votre envoi, je me sens aidé si mon
accablé de réceptions pourrait vous parvenir. J'espère
comme vous que vous pourriez venir à Rilly malgré
la proximité actuelle du front, j'espère aussi que
un délai relativement proche se fera sans regret
coup plus tard et que vous pourriez travailler
future récolte vous avoir à l'aise la main
massive à la solde del. le 4 Hitler's
lucres de l'homme nouveau. une des
de notre cher Remy, je suis sûr que
vous le protégerez, chaque jour j'espère à lui en
place, comme vous de rest et le reste, dans l'ordre.
o. e de nos ordres sans l'égide du Rédempteur.

A Francfort nous n'avons pas vu et x. ad. le paque
éprouvé, on le courra ailleurs en des lieux plus sûrs, une
comme ici, en effet, à proximité de griffes de ligne
teint-on et il faudrait peu de chose pour qu'il y eût
che la ruine et la mort. Je suis sûr qu'il en rest, mais
n'avons pas encore en de défaut et le réel inconnu
c'est l'état de perpétuelle alerte de nos nos travaux,
ce n'est pas encore pendant plus de 3 heures le danger
a été menaçant, mais le vent nous a été favorablement
du côté de la vallée de Rhine pour montrer un
à leur ami et à leurs. attendez le nouveau

Document inédit - Fac-similé.

bon et enfantement, du mile, ce fut pour le docteur, mais son
ven. van de la parole des lettres : "Lorsqu'une femme approche
de son terme elle est dans la crainte à cause de la souffrance, mais
lorsqu'elle est délivrée, elle se réjouit parce qu'un homme est
né". Et on est ainsi dans la deus spirituels, et leur font
le sésau de la douleur pour être viable. L'ajout d'une rassure
et travail en parfaite communion avec Dieu et la personne
du Père et sans travail toujours la paix et la sérénité.

Je ne sais, ma petite sœur, si vous n'avez retrouvé un jour
franche au lac d'air à Orlières, car si vous n'avez pas, vous
n'avez pas retrouvé l'accablé de vos souvenirs si vous
aux pieds de celui qui est le Maître des Maîtres. Pour moi
je le souhaite vivement, car le climat Constant ne
me vaut rien et il est dans accablé d'air à l'origine
de mon deie physique physique. Dans tout le cas, ainsi que
de votre immigration vers le rivage de la Loire et de mon
fuyez par de me donner votre adresse, car, mais aussi, j'ai
beaucoup d'affection pour vous et j'espère beaucoup
de peine de votre silence.

Mon bonjour amical à votre mari. Je vous embrasse,
ma chère petite sœur et grande amie, avec tout mon
cœur.



[illegible][illegible]

20/2/43. - Ma chère Christine. J'ay reçu votre caudon
14/2, et je suis ravi car le mien n'a pas été non-
veau depuis celle-ci. J'ay pu le faire restituer, mais
les papiers de la mort de la petite sont et à ma sur-
ferme à la mort de ses deux autres enfants et se trouve
chez moi. Je m'y suis, surtout la question, compare les
deux et j'ai vu que c'est une belle, belle et qu'on ne
les a pas pu faire comme la sœur et qu'il s'en suit.
C'est une grande pitié et je ne puis que la faire, car
et je l'ai vu encore car elle s'en va à la fin, car l'été
et la sœur en fait d'ailleurs, j'ai vu la sœur et
et un bon repère et méditation. Mes amitiés à
vous, je pense à vous et à vous, chaque jour.
Bonne nuit, à demain et à la fin. Avec la dernière
de la nuit (jeune) et la nuit (jeune) et la nuit, car
Bonne nuit, à demain et à la fin. Avec la dernière

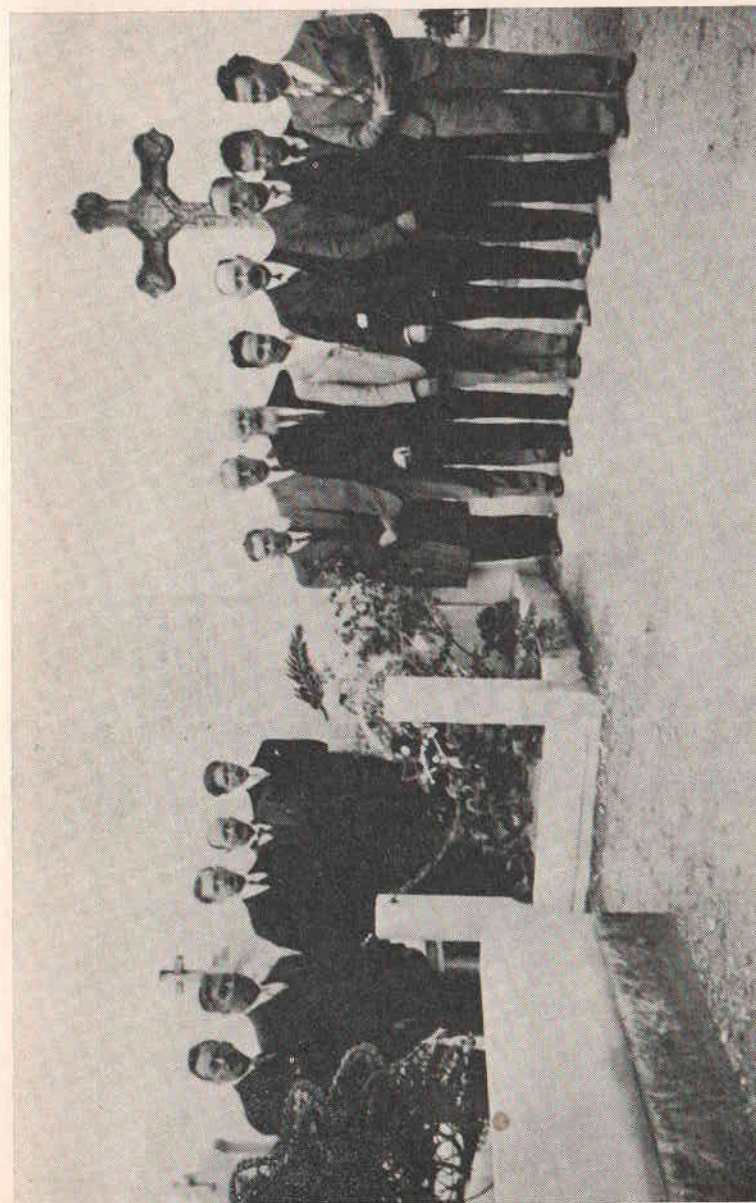
41/11/43 Ma chère concubine. Votre lettre du 4/11 qui m'a
cristallisé avec la même exactitude que l'opéra m'a beaucoup
touché, merci. Mais la vérité est toute différente avec
le même thème. Les vices ne sont éternels, la loi ?
L'oppression d'aujourd'hui n'est pas éternelle, seulement la pré-
sente pour qui la pitié et la conscience nous égarent.
Je pleure, en pleurant, la mort. Je ne pourrais tout dire
mais un point est décisif, si la condition de l'Europe
empêcherait un engagement substantiel, 12 divisions et
une Diabète formidables. Il me reste à venir à votre
paysage écrit très récemment, mais je n'aurais pas le temps
de vous le dire - nous ne pourrions pas nous en faire
un tel travail. C'est tout le monde problème
peut-être verser, nous plus clair. Si temps, est avec
comme à l'école du présent, mais il n'est pas
général, en ce moment, et plus. Mais, au contraire, à l'heure
je n'ai pas le temps avec toute mon immense affliction.

Full. Fairbairn 72-00
73-00

(*) Cartes postales adressées par C. Chevillon à Marcelle Grunssensmeyer, l'une de ses disciples les plus fidèles. (Document inédit.)



Mgr Jean BRICAUD
(11 II 1881 - 21 II 1934)



A Francheville, autour de la tombe où repose Mgr Jean Bricaud (11 février 1881 - 21 février 1934) quelques disciples et fidèles compagnons. De gauche à droite : Fructus, Fayolle, Henry Dupont, Cotte, Laugénie, Constant Chevillon, Barassat, Debeauvais, Raclet, Bonnivaïs, Delille, Nauwelaers, Chambellant (Archives de Philippe Encausse).

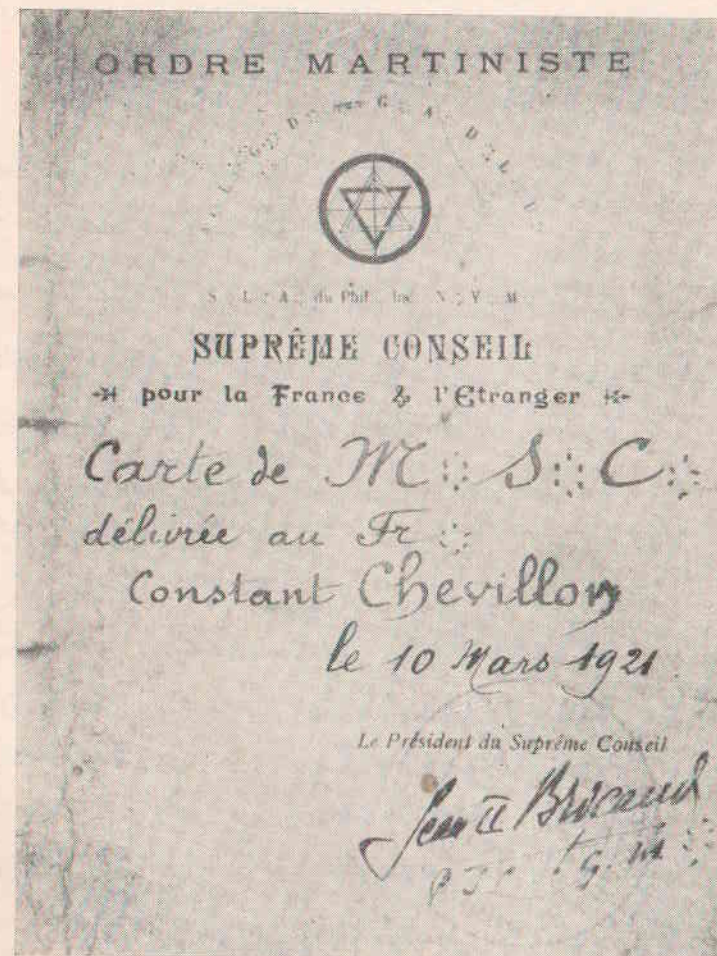


Dernière demeure de Jean Bricaud,
de son épouse et de Constant Chevillon



S. L. A. du Phil. Inc. N. V. M.

SUPRÊME CONSEIL



1938



S. L. A. du Phil... Inc... N. V. M.

SUPRÊME CONSEIL

Paris, le 13 Décembre 1938

Monsieur le Docteur
 Dr. Encaulle
 7 Rue Leclerc.
 XIV^e

Monsieur,

Excusez-moi de n'avoir pas
 répondu plus tôt à votre lettre du
 27 octobre. J'en suis réellement
 confus. J'ai été, en effet, absent
 de Paris, à diverses reprises et
 de sorte que le temps absorbé par les
 travaux d'une urgente nécessité.

Je dois partir encore vers le
 milieu de la semaine prochaine
 je serai peut-être libre lundi
 19 ou mardi 20 vers 15 heures. Si vous
 êtes libre un de ces deux jours,
 envoyez-moi un mot, si
 possible avant dimanche.

et venez, Rue des Bernardins, j'aurai
 le plaisir de vous commente dîner
 dans un restaurant très calme
 où nous pourrions converser tout
 à notre aise.

Sans le cas où vos occupations
 ne vous permettraient pas de venir,
 je mets à votre entière disposition
 pour répondre par écrit à toutes
 les questions, relatives à la Loge
 Suprême, que vous voudrez bien
 m'en poser.

J'ai comme votre plus ardent
 la science et c'est là le plus pré-
 cieux de tous nos travaux.

Je vous prie de m'excuser l'absence
 de mon sentiment très
 cordialement.



C. Cherillon
 42. Rue des Bernardins

LE SOUVENIR D'UN GRAND MARTINISTE (1)

C'est dans un esprit de profond recueillement que se déroula, le vendredi 27 avril, à « *L'Homme et la Connaissance* », la soirée Constant Chevillon annoncée dans notre précédent numéro (2). Un homme d'une telle envergure, d'une telle spiritualité, ne pouvait que laisser un souvenir rayonnant à ceux qui l'ont connu et qui vinrent parler de lui.

Sous la présidence du Dr Philippe Encausse, Robert Amadou présenta la vie et l'œuvre de Constant Chevillon. Suzanne Perret, qui fut disciple directe du Docteur gnostique, donna les lignes générales de sa pensée, et René Champs, membre du « *Groupe Constant Chevillon* » de Reims, précisa les grandes dates de sa biographie.

Après un exposé astrologique sur le thème de Constant Chevillon (né le 26 octobre 1880 à 17 heures, à Annoire, Jura) établi avec brio par Mme Marie-Louise Guesny, M. Renan Vilmart, ami de Chevillon et président du Cercle martiniste de Reims (Cercle portant le nom de « *Pierre Vendeven* », autre disciple à titre posthume), parla avec émotion de l'homme exceptionnel, du Maître spirituel, de l'auteur

(1) Extrait de *l'Initiation*, avril-mai-juin 1979.

(2) Extrait du n° de janvier-février-mars 1979 de la revue *l'Initiation* : SOIREE CONSTANT CHEVILLON : Le cercle parisien bien connu « *L'Homme et la Connaissance* » organise le vendredi 27 avril, à 19 h 30, au 26, rue Bergère (station de métro la plus proche : « *Rue Montmartre* ») une soirée au cours de laquelle Constant Chevillon sera évoqué sous le titre : « *Un docteur de la Gnose au XX^e siècle* ». Robert Amadou, René Champs, Renan Vilmart prendront la parole sous la présidence de Philippe Encausse, président de l'Ordre Martiniste. Des textes de Constant Chevillon seront lus. Suzanne Perret, qui fut l'élève du Maître, et Suzy Vandeven sa disciple posthume, apporteront leur témoignage.

Cette émouvante manifestation du souvenir a pour but de rendre hommage à un homme qui fut l'un des plus grands et des plus purs martinistes. Constant Chevillon a consacré toute sa vie aux choses de l'esprit. Penseur profond et infatigable, il a laissé des écrits d'une très grande envolée, d'une incontestable richesse. Malheureusement, au lendemain de la guerre de 1939-1945, au lendemain de son assassinat par la milice le 25 mars 1944, près de Lyon, ses œuvres seront vouées à l'oubli...

Ce grand Gnostique sera-t-il ainsi méconnu ? Un groupe, fidèle à sa mémoire, tente de faire revivre sa pensée et, en même temps, de rappeler qu'il fut un maillon important du Martinisme. C'est dire que cette « *soirée Constant Chevillon* » intéressera nombre de Martinistes et autres philosophes ayant à cœur de rendre hommage à la mémoire de celui dont nous pleurons tous la disparition prématurée et qui fut victime de sa foi, de son courage, de sa fidélité, de sa générosité et de son amour du prochain.

magnifique et de l'âme sans limites que fut le Patriarche de l'« *Eglise Gnostique Universelle* » (successeur, en 1934, de Mgr Jean Bricaud), et à qui il a consacré un Musée à Reims.

C'est le propre des cœurs purs de dépasser, en Dieu, l'espace et le temps. C'est ce que nous prouva Mme Suzy Vandeven, présidente du Groupe « *Constant Chevillon* » qui, sans l'avoir connu avec les yeux de la chair, a reçu son enseignement et vit de sa vie. « *Même si nous l'avons connu dans la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de cette manière* », mais d'une manière plus totale en quelque sorte, puisque ne dépendant plus des accidents matériels. (Cf. 2 Cor. 5, 16.)

Le docteur Philippe Encausse, président de l'Ordre Martiniste, fit un remarquable tour d'horizon des filiations spirituelles de Louis-Claude de Saint-Martin, avec foi et humour, et termina cette soirée par un geste inattendu et bouleversant : il remit solennellement à Renan Vilmart, pour son Musée, la bague épiscopale de Mgr Jean Bricaud, transmise par filiation directe jusqu'à Mgr Robert Ambelain qui s'en est dessaisi afin qu'elle rejoigne les autres souvenirs conservés à Reims.

La « *Prière pour la paix* » fut le dernier texte de Chevillon que nous lut Georges Coste, de sa belle voix de basse. Nous l'avons écoutée debout, faisant nôtre l'aspiration mondiale de cet homme universel.

Parmi ses œuvres en vente rue Bergère, extrayons quelques lignes — avec ce douloureux arbitraire des morceaux choisis ! —, quelques précieux reflets de son cœur.

« Dieu est un acte pur éternellement réalisé. L'homme est un acte en voie de réalisation perpétuelle.

« La paix n'est pas un repos, une paresse de l'âme et du corps que rien ne vient troubler, c'est une lutte, une conquête spirituelle, dont la perpétuelle tension contraint l'harmonie divine à se réaliser en nous.

« Sondez l'essence divine et vous y trouverez l'Amour, un et trois comme Dieu lui-même ; sondez l'homme et vous le rencontrerez encore sous le couvert phénoménal de la nature contingente. Dieu est tout amour et l'homme créé à son image est le reflet de cet amour. Maintenant, transposez tout ceci en mode sensible et vous aurez toute la joie humaine ; appliquez-le au plan divin et vous aurez toute la gloire de la Béatitude éternelle.

« L'amour c'est la vie, la cause et la fin de toutes nos aspirations, le principe même de notre activité.

« (Sur Matthieu 11, 29.) Dieu dans le secret inviolable de son essence est humble jusqu'à l'infini, car être humble c'est s'oublier soi-même pour penser aux autres.

« Aucun rite n'est universel, c'est-à-dire essentiel. Chaque rite est un moyen d'ascèse, une voie vers l'illumination, car il faut un rite, c'est-à-dire un véhicule, pour contraindre l'intelligence à la disci-

plaine de la pensée. La valeur d'un rite se reconnaît à ses résultats ; quand il conduit dans la voie droite, il peut être considéré comme bon, nonobstant ses modalités.

« La vraie, la seule, la sainte magie, c'est la Prière. Elle est une aspiration très humble du fini vers l'Infini.

« Priez surtout pour les autres, en vous remémorant la dernière vision de Denys l'Aréopagiste. La veille de son supplice, il pensait dans son cachot au salut de l'humanité. JESUS vint à lui pour le reconforter et lui dit : « *Si vous priez pour autrui, vous serez entendu.* » Or, si Dieu rend au centuple la moindre aumône faite au pauvre en Son Nom, comment paiera-t-Il le fruit de vos prières ? par Sa Gloire. » (1).

Nul doute que ce fut pour l'humanité tendue vers Dieu que Mgr Constant Chevillon pria, lorsque le fracas des miliciens, mitrailleuse à la hanche, envahit sa demeure, le 25 mars 1944, pour le déchirer d'une rafale après l'avoir entraîné en rase campagne.

De « La Tradition Universelle » à « Et Verbo Caro Factum Est » et « Orient ou Occident », son esprit reste parmi nous. Pussions-nous être disponibles de cœur pour l'écouter, et nous tourner vers Celui qu'il a tant aimé, vers « *Celui dont la puissance agissant en nous est capable de faire bien au-delà, infiniment au-delà de tout ce que nous pouvons demander ou concevoir.* » (Eph. 3, 20.)

Marielle-Frédérique TURPAUD.

(1) Extraits de « Méditations initiatiques », Bibliothèque des Annales Initiatiques, Lyon, Paul Derain, 1953.

QUELQUES TEMOIGNAGES... (*)

par

René CHAMBELLANT, Adolphe DELILLE, Suzanne PERRET,
Andrée PHILOMENE, Renan VILMART

« Constant Chevillon était un travailleur infatigable ; penseur profond, il savait mettre en pratique l'enseignement reçu dans les Ordres Initiatiques et spiritualistes.

« C'était un homme comme on a peu l'occasion d'en rencontrer. De taille moyenne, mince, ses yeux reflétaient l'intelligence et la bonté.

« Il aimait la présence turbulente de la jeunesse du Quartier Latin. Il habitait une modeste chambre meublée à l'hôtel des Bernardins où il passait une partie de ses nuits à préparer des conférences et à correspondre avec les membres des Ordres qu'il dirigeait, dispersés dans le monde entier.

« Il était aimé et vénéré de tous ceux qui l'approchaient, tant il dégagait une expression de sérénité, de sainteté, d'équilibre, se penchant avec attention sur tous, aidant de ses conseils, excusant tout et tous.

« Il prenait un visible plaisir, entouré de jeunes adeptes d'alors, aux repas du dimanche, partagés dans un restaurant du Quartier, où nous mettions à contribution son érudition extraordinaire. Il arbitrait nos discussions fraternelles mais animées avec un tact délicat, ne froissant aucune susceptibilité.

« Oui, cet homme bon, exceptionnel, comme on ne peut en rencontrer qu'un au cours d'une vie, est mort, tué par la méchanceté et l'ignorance, comme son prédécesseur légendaire Hiram, et comme son Maître Jésus. »

René CHAMBELLANT.

*
**

« J'ai rencontré assez souvent notre regretté Maître dans la période 1935-1940.

« Comme tous ceux qui participaient à ces rencontres, j'étais bien incapable de mesurer sa grandeur. Nous étions trop jeunes.

(*) Ordre alphabétique.

« C'était un homme d'un calme imperturbable. Il parlait peu et ne pontifiait jamais. Sa gentillesse était permanente. Il n'élevait jamais la voix.

« Après chaque réunion, nous nous retrouvions pour déjeuner ensemble au restaurant de « La Reine Blanche », boulevard Saint-Germain.

« Il ne répondait jamais directement aux questions que nous lui posions. Je pense, à présent, que ces questions devaient être particulièrement puériles, et qu'effectivement il ne pouvait y répondre.

« Ce que je retiens entre autres et qui me scandalisait parfois, c'est qu'il était toujours le premier pour payer la note. Chaque fois, je lui glissais de force dans sa poche une partie du montant des agapes, sachant bien qu'il n'était pas riche.

« Il m'est arrivé assez souvent de lui écrire et de lui demander son avis sur certains sujets. Chose curieuse, ses réponses étaient toujours évasives. Probablement pour la raison citée plus haut.

« Ses ouvrages auraient pu être des explications lumineuses, mais lorsque je les avais reçus, il y a près de quarante ans, je n'en avais pas mesuré la grandeur et la profondeur. La transformation qui s'opère dans un être humain durant cette période est si considérable qu'ayant repris récemment leur lecture, je me suis aperçu soudainement que j'étais passé devant Constant Chevillon sans le voir, sans le comprendre. Toutes ses phrases, ses pensées éclataient d'un seul coup comme un véritable feu d'artifice d'intelligence et de lumière.

« Je suis heureux de constater qu'une nouvelle génération soit apte à ouvrir plus tôt le secret de certains textes et qu'en même temps elle sache rendre témoignage à un homme aussi grand qui reste dans ma mémoire et dans mon cœur un exemple magnifique. »

Adolphe DELILLE (Genève).

*
**

« J'ai eu le privilège d'être initiée par Constant Chevillon à notre Ordre vénérable, en 1939. J'étais très émue et dans la causerie qui a suivi, Constant Chevillon mit tant de persuasion et de savoir et il se dégageait de lui tant de sérénité que j'ai ressenti dès cette première rencontre une grande admiration, si grande qu'en dépit de ma jeunesse au sein de l'Ordre, surmontant ma timidité, j'ai eu l'audace de lui demander un rendez-vous. J'avais, à ce moment-là, un exposé philosophique à faire sur un sujet qui m'embarrassait et j'avais compris que seul il pouvait m'éclairer.

« Il n'habitait pas Paris et résidait à Lyon. Il a paru surpris de ma demande, m'a regardée quelques secondes, puis j'ai compris dans son regard qu'il décelait ma sincérité et qu'il sentait que j'avais besoin de son aide.

« Notre conversation le lendemain fut très intéressante, passionnante même car il me posait des questions pour obtenir des réponses allant dans le sens du texte que je devais commenter. J'avais l'impression qu'il éveillait en moi des pensées enfouies dans le subconscient, tout paraissait clair près de lui : c'était un Maître merveilleux.

« Nous ne nous sommes revus que quelquefois, la guerre nous ayant séparés...

Son souvenir est gravé dans mon cœur. Sa personnalité et son enseignement sont inoubliables. »

Suzanne PERRET.

*
**

MA RENCONTRE AVEC CONSTANT CHEVILLON

« J'ai eu le privilège de connaître Constant Chevillon. Je l'ai non seulement approché, mais qui plus est, il m'a honorée de sa précieuse amitié. Amitié qui s'est d'abord traduite par des contacts personnels enrichissants et des échanges épistolaires ; ensuite, par des rapports de Maître à disciple. A l'époque j'étais jeune et toute menue. Aussi aimait-il à m'appeler, avec cette affection touchante qui le caractérisait, sa petite sœur Philomène.

« Attirée, dès 1935, par l'ésotérisme des nombres, je voulus en connaître le secret. Or, par suite d'un concours de circonstances, je me fis inscrire au Centre d'Etudes Hermétiques, rue du Rocher, fondé et dirigé par Mme Bordy-Théano. J'en étais la benjamine. J'y suivais les cours collectifs. M'ayant remarquée, Mme Bordy me demanda, assez rapidement d'ailleurs, de participer aux activités quotidiennes du Centre et à son animation. C'est ainsi que je devins sa proche collaboratrice.

« Outre les cours journaliers, avaient lieu des conférences publiques bimensuelles. Des personnalités les plus diverses, versées dans les sciences hermétiques, y prenaient la parole. Et c'est précisément dans le cadre de ces causeries dominicales que j'ai eu l'occasion d'entendre pour la première fois M. Costy, pseudonyme de Constant Chevillon. Pout autant qu'il m'en souviennne, ce fut un homme sans âge qui s'installa à la tribune. D'une voix grave, mais sonore, il parla de Maître Philippe, le guérisseur de Lyon.

« Il captiva tout de suite mon attention. Et tout au long de sa causerie, je l'écoutais intensément concentrée sur lui. Je le soutenais de mon regard, quand, par un curieux phénomène d'optique, sans doute, il me sembla se dissimuler derrière une sorte de nuage. A la place de l'orateur, un visage à longue barbe aux yeux intenses m'apparut. Vision qui dura une bonne partie de la conférence, et la seule que j'eus de toute mon existence. Evidemment, je me gardais bien de m'en ouvrir à qui que ce fût.

« Ce n'est que beaucoup plus tard que je fis part à Constant Chevillon de l'étrange phénomène dont je fus le témoin occulte. J'ignorais tout de Papus. Et il me fut répondu qu'il s'agissait du Maître. Ce n'est que ces tout derniers mois seulement que je fis le rapprochement entre la vision qui s'imposa à moi et le portrait de Papus que je vis pour la première fois.

« En 1936, le Centre se transporta rue Washington sous le nom de Collège d'Etudes Traditionnelles. Dans les nouveaux locaux, Constant Chevillon eut l'occasion de prendre souvent la parole. (...)

« Devant donner une causerie sur le Graal, il me proposa de me rencontrer au Collège. Cette perspective me plongea dans la terreur, et je l'en dissuadai de crainte qu'on nous surprit à causer ensemble. Il insista cependant fermement. Et ce fut notre premier contact personnel. Contact discret, certes. Mais contact qui, néanmoins, engagea l'avenir puisque, par la suite, je devais le rencontrer dans sa modeste chambre d'hôtel, 42, rue des Bernardins. (...)

« Le temps passait. Et c'est seulement le 7 juillet 1939 que Constant Chevillon procéda lui-même, dans sa chambre d'hôtel, à la consécration de l'*Arche d'Alliance*. Le but du Cercle : susciter la guérison par la prière. Bien entendu, plein de sollicitude à mon égard, j'avais droit aux conseils avisés du Maître.

« Peu après, ce fut la déclaration de guerre. Avec ce que cela comportait de traumatisant à tous les niveaux, social et humain, nos existences à tous furent bouleversées. Avant de se replier sur la province, Constant Chevillon vint à mon domicile me faire ses adieux. Je le revois encore brandissant son parapluie dans un geste d'imprécation en s'écriant : Ah, ces Allemands ! Et c'est ainsi que je le vis pour la dernière fois allant au-devant du destin tragique qui fut le sien. Comment aurais-je pu croire, en cet instant, que cet être d'exception rayonnant de spiritualité transcendante serait, en un jour de mars 1944, brutalement fauché par des balles homicides après avoir été cruellement torturé !

« Quand, après la Libération, j'appris l'horrible nouvelle, je fus affectée au plus profond de moi-même. J'avais le sentiment que quelque chose en moi était à tout jamais abolie. Au souvenir de toutes les bontés qu'il avait eues pour moi, je l'ai profondément regretté et amèrement pleuré. Pourtant, il avait été formel plus d'une fois : quand je partirai ne me pleurez pas ! La charge est vraiment trop lourde.

« A propos de cette unique et dernière visite, je voudrais tout de même relater un fait qui, pour n'être qu'anecdotique, n'en est pas moins révélateur, selon moi, en ce qui concerne le comportement animal. J'avais deux chats à l'époque. L'un noir, l'autre blanc. L'un et l'autre, alors qu'ils ne se permettaient aucune familiarité à l'égard des personnes étrangères à la maison, s'installèrent de leur plein gré sur les genoux de Constant Chevillon. Leur instinct animal était-il sensibilisé par le rayonnement qu'exerçait le Maître ? Il est permis de le croire.

« Il m'est difficile d'évoquer par le menu la personnalité complexe de Constant Chevillon. D'une part, en raison de ce que bien de mes souvenirs se sont estompés dans ma mémoire ; d'autre part, du fait qu'il m'imposait autant par son autorité que par son érudition qui était vaste. Il m'intimidait au point que j'en éprouvais une gêne insurmontable. (...)

Je le savais par ailleurs écrasé par les devoirs de sa charge. Toute une correspondance à travers le monde lui créait des obligations. Ses travaux littéraires comme la préparation de ses conférences ne lui laissaient que fort peu de loisirs. Pour ces divers motifs, je me gardais bien de l'importuner outre mesure. Et ma présence, je la jugeais à tort plutôt intempestive.

« Avec le recul du temps, j'ai bien regretté de ne pas avoir davantage profité des facilités qui m'étaient offertes d'avoir de plus fréquents tête à tête. Du reste, lorsqu'il répondait à mes lettres, il lui arrivait, en me remerciant, de me laisser entendre qu'il aurait préféré « être illuminé » de ma présence. Et j'avoue que, dans ma modestie de jeune femme candide, je ne saisisais pas très bien la portée de l'allusion.

« De taille moyenne, tel il était d'apparence, et quelque peu vouté. D'un abord d'une extrême courtoisie faite de réserve, de gravité et de modestie, l'homme, quand on ne pénétrait pas dans son intimité, pouvait paraître tout d'une pièce. Il n'en était rien. Dans certaine circonstance, il se révélait sous un jour inattendu. Et, avec une mobilité surprenante d'expression, qui le rendait attachant, il offrait un visage enjoué dont les yeux pétillaient de malice. Un contraste aussi significatif rend compte de la complexité du personnage.

« Parmi bien des souvenirs personnels en voici un qui m'est resté particulièrement présent à l'esprit. Me trouvant dans la nécessité de solliciter un de ses avis qu'il ne me refusait jamais, j'allais à son devant en me rendant sur son passage habituel au sortir de son travail. Absorbé dans ses pensées, il marchait à pas mesurés, et comme étranger au spectacle de la rue. Dès que j'apparus dans son champ de vision, par une sorte de déclic un tout autre homme en contraste flagrant s'affirma : dégagé d'allure et tout heureux de me voir. Dans son visage rayonnant soudain de joie perceptible, ses yeux, des yeux noirs, s'allumaient de gaieté amusée. Hâtant le pas, le Maître m'entraîna à sa suite dans son hôtel. Ayant, comme par miracle, retrouvé ses jambes d'adolescent, il gravit avec une agilité qui me stupéfia l'escalier montant à sa chambre. En un tour de main, la pomme qui se trouvait sur sa table de travail, il la fit disparaître de mes regards. Cette pomme devait vraisemblablement constituer son ordinaire. Pour ménager son temps qui était précieux, un repas frugal le soir suffisait à son rassasiement. Se débarrassant des livres dont il était chargé, il me conduisit ensuite, comme à l'accoutumée, au restaurant aujourd'hui disparu : La Reine Blanche. Après quoi nous nous séparâmes au pont Marie à mi-chemin de nos domiciles respectifs.

« Ce penseur capable de s'élever aux plus hautes spéculations de l'esprit n'en goûtait pas moins les choses sensibles de l'existence. Sa spiritualité n'avait rien d'austère ou de frileux. Le Maître était un homme ouvert ; ouvert sur le monde ; ouvert à la fraternité humaine. Son spiritualisme s'imprégnait d'humain, trop humain.

« Des questions soulevées au cours de nos entretiens, je n'en ai plus aucun souvenir. Mais il y avait entre lui et moi cette affinité profonde qui nous unissait. Ce que Goethe appelle les affinités électives. Au-delà du simple discours, il y a cette intériorité par laquelle les êtres communiquent. Une sorte d'ineffable constitue l'essentiel de leur relation et de leur harmonie. Aussi m'a-t-il marquée ; marquée par sa tournure d'esprit ; marquée par sa manière d'être ; sa manière de sentir.

« Puisqu'il s'agit pour moi de tenter de cerner le personnage, il est un trait de sa personnalité que je ne saurais laisser dans l'ombre. Une de ses amies très chères, adepte martiniste, en fit d'ailleurs l'expérience à ses dépens. Ayant eu, dans un mouvement intempestif, le zèle de faire le déplacement Paris-Lyon pour interdire le Maître, elle s'en revint bredouille contre toute attente. Les éclaircissements qu'elle espérait de lui, elle ne les obtint pas. Je fis part à Constant Chevillon de la déception de cette personne pleine de mérites à tous égards. Il eut cette réponse qui me surprit : je n'aime pas qu'on me tire le ver du nez. Les indiscrets, il les avait en horreur. Et qu'on lui forçât la main lui était insupportable. Tel était l'homme. Fermé, distant, voire secret quand il en sentait la nécessité. Ouvert et volontiers expansif quand il accordait sa confiance. Et je crois bien avoir été une des rares à savoir, bien que la nature de son affection ne me fût jamais révélée, que la maladie minait son organisme surmené.

« Je puis donc affirmer, et ce sera ma dernière observation, que le spiritualisme de Constant Chevillon, ainsi que l'atteste ses écrits, se nourrissait de hautes spéculations philosophiques. Mais sa réflexion n'était pas pour autant coupée du monde ; elle ne le dispensait pas d'être lucide ; de percevoir, avec un détachement amusé, le monde tel qu'il était. »

Andrée PHILOMÈNE.
Paris, le 29 avril 1980

*
**

« En 1937, je fis la connaissance du Grand Maître de l'Ordre Martiniste ; modeste en apparence, Constant Chevillon nous accueillait avec une cordialité surprenante ; immédiatement l'on se sentait entouré d'une chaleur humaine inaccoutumée.

« Ce fin visage rayonnant inspirait à la fois admiration, confiance et respect. De caractère aimable, pondéré, en possession totale de la maîtrise de lui-même, il savait résoudre les problèmes les plus délicats avec une grande sagesse. A cette époque, il avait déjà vécu de

nombreuses épreuves. Toute sa vie s'orientera vers l'ascèse et la solitude, consacrant ses loisirs à la recherche de la divine connaissance.

« Quatre années durant, de 1937 à 1940, nous participerons fidèlement aux réunions mensuelles. Le repas pris en commun nous réunissait dans un petit restaurant à l'enseigne de « La Reine Blanche », boulevard Saint-Germain. Le Patron, comme nous aimions à le désigner entre nous, était particulièrement sobre en toutes choses, en revanche il aimait communier avec les bonnes choses de la création en acceptant avec mesure tous les mets accompagnés d'excellents vins. Il aimait aussi la bonne potée qui lui rappelait son pays jurassien.

« Nous savions que son enseignement s'inscrivait dans la ligne de la pensée traditionnelle, mais à cette époque nos études étaient partielles, comme fractionnées et, somme toute, nous n'en avions que les préliminaires.

« Les éditions de ses œuvres venaient de paraître et nous n'avions pu les étudier sérieusement quand survint la guerre de 1939. Sans être devin, Constant Chevillon nous informait dès janvier 1940 que la France, écartée du conflit, allait bientôt connaître une certaine accalmie : l'armistice de juin 1940 venait confirmer ses dires. Le 15 juin, notre armée de Lorraine se repliait et notre itinéraire passait par Besançon où je savais trouver notre grand Ami. Je le vis au seuil de la banque, achevant le chargement des dossiers qu'il évacuait en hâte vers la ville de Moulins. Pendant cette brève rencontre, j'ai pu voir l'intensité de sa douleur en face des événements qui mutilaient la patrie. Peu de temps avant cette retraite, il m'adressait une lettre pleine de cette affection qui lui était si familière.

« Il espérait encore un meilleur sort pour nos armées. Le Général Gamelin, chef des Armées, vient de se démettre et le Général Weygand, me disait-il, s'efforce de recoudre ce que la bête teutonne a causé de déchirures sur notre front.

« Vous en connaissez la suite, le nord de la France était envahi par la trouée de Sedan, les blindés déferlaient et contournaient la ligne Maginot. Après ces terribles événements, toutes communications cessèrent entre nous.

« Néanmoins, en août 1943, ayant obtenu quelques jours de congé, notre Ami réalisa son rêve : revoir Reims et ses amis. Il y aurait certes beaucoup à dire et nous bénéficîâmes de conversations enrichissantes, mais l'atmosphère d'antan n'y était plus...

« Un fait à signaler lors de ce séjour : une jeune femme tenant son bébé dans ses bras se présente et lui demande de bien vouloir prédire l'avenir de son enfant. Constant Chevillon se recusa en lui déclarant qu'il lui était impossible de satisfaire à son désir. En fait, il venait de s'apercevoir que cette petite fille causerait à l'âge adulte une grande peine à ses parents, il ne pouvait les inquiéter inutilement.

« Son congé terminé, notre ami regagne son train, les adieux prennent fin, je suis le dernier à être embrassé et je sentis dans ses yeux une immense tristesse, j'éprouvais une vive inquiétude et n'en parlait pas.

« Nous ne devions plus nous revoir, et lui le savait.

« C'était un Ami aux vertus inestimables, il aura vécu son enseignement depuis la purification de son être jusqu'à l'illumination de son âme spirituelle.

« A la vérité, nous devons reconnaître que notre vie intérieure se développait au contact de son Verbe, qu'il élevait nos âmes au-dessus des contingences, nous ne nous lassions pas de l'écouter et les régions qu'il nous faisait entrevoir, s'avéraient douces et lumineuses.

« Tout en lui, cœur, âme, esprit, révélait non pas une austérité maussade mais une profonde espérance qui allait jusqu'à la joie intérieure et convergeait vers le Dieu de Lumière. »

RENAN VILMART.



REMERCIEMENTS

Nous tenons à exprimer notre vive gratitude envers tous ceux qui ont participé de près ou de loin à la réalisation de cette plaquette.

En premier lieu, à notre ami et frère, le docteur Philippe Encausse à qui nous devons beaucoup, surtout d'avoir attiré notre attention sur la grandeur spirituelle du Maître Constant Chevillon, si injustement oublié, voire même sévèrement jugé, calomnié parfois par des esprits plus ignorants que mal intentionnés.

Comment ne pas remercier aussi tous les membres de ce sympathique groupe martiniste « Constant Chevillon », du collège de Reims, animé pendant de longues années par sa présidente Suzy Vandeven, fervente disciple du Maître.

Notre reconnaissance également « aux Anciens », à ces frères et à ces sœurs qui entouraient de son vivant, le Maître et qui ont, par leur attitude, leur exemplaire sérénité, leur généreuse sagesse, honoré sa mémoire et transmis ses enseignements jusqu'à nous.

Nos remerciements émus également à Mme Michelin, nièce du Maître qui avec son époux, nous a accordé une totale confiance dans nos recherches en nous accueillant toujours avec bonté et générosité.

Quant à celui à qui ont été confiées l'attachante mission et la responsabilité d'assembler ces pages, qu'il lui soit permis de rendre hommage à tous ceux qui l'ont encouragé et conseillé, surtout envers celle, « petite main anonyme » qui, en un temps record, a dactylographié un manuscrit peu lisible et parfois pas très académique !

En un respectueux appel à toute la bienveillance de Constant Chevillon, du Maître bien-aimé qui siège maintenant aux portes de l'Infini, il lui adresse l'expression de sa profonde admiration, de sa reconnaissance sans limite, dans l'intime silence de sa pensée.

René SÉNEVÉ.

Reims, le 25 mars 1980.

Anniversaire de la « mort » de Constant Chevillon.



Madame Jean BRICAUD
1884 - 11 mars 1958

SOMMAIRE DETAILLE

• Portrait de Constant CHEVILLON (2). — *Prière pour la Paix*, par Constant CHEVILLON (3). — Avant-propos, par le D^r Philippe ENCAUSSE (4). — L'homme, sa vie, son œuvre. Etude générale (5 à 12). — L'Œuvre (étude détaillée) (13 à 41 ; 42 à 47) : *La Tradition Universelle* (15). — *Réflexions sur le Temple social* (20). — *Le vrai visage de la Franc-Maçonnerie* (24). — *Orient ou Occident* (25). — *Du Néant à l'Etre* (28). — *Et Verbum caro factum est* (33).

• Réflexions et confrontations (42). — Les derniers instants, par Mme Jean BRICAUD (44). — En guise de conclusion (48).

ANNEXES (49) : Documents, témoignages (50 à 78) : Lettres, extraits de manuscrits (fac-similés). — Portrait de Mgr Jean BRICAUD (60). — Carte de Membre de l'Ordre Martiniste au nom de CHEVILLON (60). — Emouvante photographie d'un certain nombre de disciples de Mgr Jean BRICAUD réunis autour de sa tombe (61). — La tombe de Jean BRICAUD, de son épouse et de Constant CHEVILLON à Francheville (62). — Carte de Membre du SUPRÊME CONSEIL de l'Ordre Martiniste de Constant CHEVILLON (63). — Fac-similé d'une lettre de Constant CHEVILLON (64). — Le souvenir d'un grand Martiniste, par Marielle-Frédérique TURPAUD (66).

• Quelques témoignages (ordre alphabétique) : René CHAMBELANT (69). — Adolphe DELILLE (69). Suzanne PERRET (70). Andrée PHILOMÈNE (71). — Renan VILMART (74).

• Remerciements, par René SÉNEVÉ (77). — Portrait de la regretée Mme Jean BRICAUD (78).



REVUE L'INITIATION

SOMMAIRE 1979

JANVIER - FEVRIER - MARS (64 pages)

Pour combattre l'envoûtement, par PAPUS. — Le Travail, par Henry BAC. — Louis-Claude de SAINT-MARTIN, le Théosophe méconnu, par Robert AMADOU. — In memoriam... A Jean de FOUCAULD, par Jean-Michel JOSEPH. — Napoléon était bien Franc-Maçon, par R. AMBELAIN. — Les rois mages, par Claude BRUILLON. — Les Livres..., par Jean-Pierre BAYARD, Jacqueline ENCAUSSE, Ph. ENCAUSSE. — Philippe MAILLARD. — Pour une bibliographie générale de Saint-Yves d'Alveydre (document inédit), par Jean SAUNIER. — Informations... Inauguration d'une plaque commémorative sur la maison natale de Louis-Claude de Saint-Martin, par Roger LECOTTE. — Bulletin d'abonnement 1979. — Informations (suite et fin).

AVRIL - MAI - JUIN (56 pages)

La Réincarnation, par PAPUS. — La doctrine de la Réincarnation est-elle antichrétienne, par Mgr André LHOÏE. — L'Orgueil, par PHANEG. — Louis-Claude de SAINT-MARTIN, le Théosophe méconnu. Exposé de sa doctrine, par Robert AMADOU. — Constant CHEVILLON. Le souvenir d'un grand martiniste, par Marielle-Frédérique TURPAUD. — « Du Néant à l'Etre », de Constant CHEVILLON, par René CHAMPS. — Une cité initiatrice : Florence, par Henry BAC. — Pour une bibliographie générale de Saint-Yves d'Alveydre, par Jean SAUNIER (document inédit - suite et fin). — Les Livres..., par Robert AMADOU, Henry BAC, Jean-Pierre BAYARD, Maria de VIA-LORENZO, Jacqueline ENCAUSSE. — La revue des revues, par Philippe MAILLARD. — Nos amis poètes... : Hymne, par Julien ORCEL. — Informations...

JUILLET - AOÛT - SEPTEMBRE (56 pages)

Le jeune soldat, par Gérard ENCAUSSE-PAPUS. — L'« Homme de Désir » dans l'œuvre de L.C. de SAINT-MARTIN, par Robert DEPARIS. — Magie blanche, par Henry BAC. — A Josep de VIA, par Maria LORENZO de VIA et ANTON. — Louis-Claude de SAINT-MARTIN, le Théosophe méconnu, exposé de la doctrine, par Robert AMADOU. — A propos de la Réincarnation, par Mgr L.+P. MAILLEY. — RASPOUTINE en appel, par Robert AMADOU. — « L'Abbé FOURNIE » (suite), dossier constitué et présenté par Robert AMADOU. — ORDRE MARTINISTE. Entre nous..., par Emilio LORENZO, vice-président. — Les Livres... — La revue des revues, nisme. — Statuts de l'Ordre Martiniste. — La Jeunesse et la Pauvreté (poème), — Informations martinistes et autres. — La Jeunesse et la Pauvreté (poème), par Lucia Marie BERTHELIN (Nouméa, Nouvelle Calédonie). — Chez le potard (anecdote), par Alphonse ALLAIS.

OCTOBRE - NOVEMBRE - DECEMBRE (64 pages)

Choix de pensées de Louis-Claude de SAINT-MARTIN. — A tous les frères et sœurs membres de l'Ordre Martiniste, par Philippe ENCAUSSE. — Le mot du (nouveau) président, par Emilio LORENZO. — La constitution de l'Homme selon la Kabbale chrétienne, par Nali de Jesus de SOUZA (Brésil). — La Vierge, par Paul SEDIR. — Louis-Claude de SAINT-MARTIN, le Théosophe méconnu, exposé de la doctrine, par Robert AMADOU. — Une croix sur une tombe juive, par Robert AMADOU. — Un document inédit et très rare (fac-similé d'un engagement mutuel signé en 1892 par Stanislas de GUAITA, PAPUS et F. Ch. BARLET). — Le fonds Stanislas de Guaita de l'Ordre Martiniste (documents inédits), par Robert AMADOU. — La revue des revues, par Jacqueline ENCAUSSE, Henry BAC, Jean-Pierre BAYARD. — Entre nous..., par Emilio LORENZO. — Informations martinistes et autres, par le Dr Philippe ENCAUSSE. — ORDRE MARTINISTE : Cycle de conférences organisées à Paris.

Numéros épuisés : 1953 (N° 2). — 1956 (N° 3-4). — 1957 (N° 2). — 1959 (N° 1). — 1962 (N° 1). — 1968 (N° 1 et 2). — 1970 (N° 1). — 1971 (N° 1). — 1972 (N° 1). — 1973 (N° 1-2). — 1974 (N° 1). — 1975 (N° 1).

Nombre de numéros de la nouvelle série : 1953 (6). — 1954 (4). — 1955 (4). — 1956 (3). — 1957 (2). — 1958 (2). — 1959 (2). — 1960 (4). — 1961 (4). — 1962 (4). — 1963 (4). — 1964 (4). — 1965 (4). — 1966 (4). — 1967 (3). — 1968 (4). — 1969 (4). — 1970 (4). — 1971 (4). — 1972 (4). — 1973 (4). — 1974 (4). — 1975 (4). — 1976 (4). — 1977 (4). — 1978 (4). — 1979 (4) soit 102 numéros.

Le Ministère de l'Homme-Esprit, l'un des plus célèbres et des plus rares ouvrages de Louis-Claude de SAINT-MARTIN, a été reproduit intégralement dans les numéros suivants de l'INITIATION : 1954 (2-3-4). — 1955 (1-4). — 1956 (2-3-4). — 1957 (1). — 1960 (4). — 1961 (2-4). — 1962 (4). — 1964 (3). — 1965 (3-4). — 1966 (1-2-3).

* * *
● Tarot : Les « Arcanes majeurs » (22 Lames) ont été étudiés par Suzy VANDEVEN (Reims) dans les numéros suivants : 1969 (1-2-3-4). — 1970 (1-2-3-4). — 1971 (1-2-3-4). — 1972 (1-2-4). — 1973 (2).

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 20 F.

יה שוה